

Lycée Van Gogh

Rue du Général Decaen
95120 ERMONT
Tél : 01 30 72 74 22
Fax : 01 30 72 53 48



LYCEE VAN GOGH
ACADÉMIE DE VERSAILLES
N° ETABLISSEMENT
0950645 K

DESRIPTIF
DES LECTURES ET ACTIVITÉS POUR
L'ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS
DE LA CLASSE DE 1STMG3

PROFESSEUR :
M. LOUNACI

NOM DE L'ÉLÈVE:

2015-2016

LE PERSONNAGE DE ROMAN: VISIONS DE L'HOMME ET DU MONDE

PÉRIODE 1 DU HÉROS À L'ANTI-HÉROS

En quoi le roman moderne marque-t-il la consécration de l'anti-héros?

Texte 1 Stendhal, La Chartreuse de Parme, Fabrice à Waterloo

Texte 2 Maupassant, Bel Ami, La mort de Forestier

Texte 3 Céline, Voyage au bout de la Nuit, Visions de la guerre

Documents complémentaires

1. Le héros épique traditionnel: d'Homère aux super-héros
2. Des héros pas si héros que ça! (Groupement de textes sur des héros imparfaits)
3. Points de vue sur le personnage de roman: le personnage monstrueux
4. Débat: Le personnage banal peut-il être héros de roman?

Etudes d'ensemble:

Les différents types de personnages dans le roman

Rappels sur le réalisme et le naturalisme.

Histoire littéraire, la «révolution» du roman au XXème siècle.

Discours direct/ indirect et indirect libre, une manière de caractériser les personnages.

LE PERSONNAGE DE ROMAN: VISIONS DE L'HOMME ET DU MONDE/ LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION DU XVIIÈME SIÈCLE À NOS JOURS.

PÉRIODE 2, ETUDE D'UNE OEUVRE INTÉGRALE, CAMUS, L'ÉTRANGER.

Problématique 1 En quoi Meursault est-il un personnage absurde?

Problématique 2 Comment la question de l'homme est abordée dans ce roman notamment à travers la critique du système judiciaire.

Texte 4 L'incipit de L'Etranger

Texte 5 Le meurtre de l'Arabe

Texte 6 L'emprisonnement de Meursault

Texte 7 Le procès, La plaidoirie de l'avocat

Texte 8 L'explicit

Documents Complémentaires

1. Le mythe de Sisyphe
2. Groupement de textes sur la peine de mort (Hugo, Badinter, Camus)
3. La vie en prison, corpus de l'épreuve banalisée Victor Hugo, Stendhal, Dumas, Camus.
4. Extraits du film de Visconti, Il Straniere, 1967, Comparaison du film et du roman
5. Ecoute d'une lecture de passages de Noces à Tipaza sur le soleil

Etudes d'ensemble

Le temps et l'espace dans l'Etranger.

Une critique de la justice ?

Meursault et son rapport au monde, un personnage indifférent

Genres et formes de l'argumentation/ Les différents types de raisonnement et d'arguments

La philosophie de l'absurde selon Camus

LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION DU XVIIÈME SIÈCLE À NOS JOURS.

PÉRIODE 3 LA QUESTION DE L'ALTÉRITÉ

Comment la rencontre de l'autre réel ou fictif permet de s'interroger sur sa propre société et la question de l'homme?

Texte 9 Montaigne *Des Cannibales*, Essais Chap. 31 (extraits)

Texte 10 Cyrano de Bergerac, Etats et Empires de la Lune, L'arrivée sur la Lune

Documents complémentaires

Un nouveau monde.

Christophe Colomb (1451-1506), Lettre à Santangel. *Écrits recueillis dans La découverte de l'Amérique*

Jean de Léry (1534-1613), *Voyage en terre de Brésil*, 1578.

La question de l'autre

Jean Claude Carrière, *La controverse de Valladolid*, 1992, extraits

Bougainville, *Voyage*

Diderot, Le Supplément au Voyage de Bougainville,

Le mythe du bon sauvage

Rousseau, Discours sur les origines de l'inégalité

Voltaire, Questions sur l'encyclopédie

Etudes d'ensemble

Le mythe du bon sauvage

L'humanisme: de l'autre antique à l'autre lointain.

Les genres et formes de l'argumentation

Corpus argumentation Bac Blanc: Le conflit dans différents genres littéraires Texte 1 : Molière, *Le Misanthrope*, Acte I, sc.1, 1666. Texte 2 : Victor Hugo, *Les Misérables*, partie V, livre 4, 1862. Texte 3 : François Mauriac, *Le Nœud de vipère*, partie I, chapitre 6, 1932.

LE THÉÂTRE : TEXTES ET REPRÉSENTATIONS

Période 4 Etude d'une oeuvre intégrale En Attendant Godot de Samuel Beckett

En quoi En attendant Godot remet-elle en cause le langage et toute possibilité de communiquer.

Texte 11, Une scène d'exposition
Texte 12 Le «monologue» de Lucky
Texte 13 Le dénouement

Documents complémentaires:

Lettre de Beckett à Roger Blin

Paroles de metteur en scène: Roger Blin

Le refus de l'interprétation: Lettre de Beckett à Michel Polac

Note d'intention de Jean-Pierre Vincent

Visionnage de la pièce filmé et mis en scène par Wasmus, sous l'autorité de Beckett (Michel Aumont, Polanski, Rufus...)

Corpus Monologues de théâtre (Dumas, Vigny, Hugo): trouble et lyrisme des personnages, fonctions du monologue

Etudes d'ensemble:

Le théâtre, un texte, des représentations

En quoi le théâtre de Beckett constitue-t-il une illustration d'un nouveau théâtre

En attendant Godot, pièce inclassable?

Les personnages d'En attendant Godot: entre tensions et épuisement.

Les règles du théâtre classique.

Le monologue dans la tradition théâtrale

ECRITURE POÉTIQUE ET QUÊTE DE SENS DU MOYEN-ÂGE À NOS JOURS

PÉRIODE 5: LE POÈTE FACE À LA MORT

Comment le poète affirme la puissance de la poésie face à l'évocation de la mort?

Texte 14 Villon Ballade des pendus ou Epitaphe Villon
Texte 15 Baudelaire Une Charogne, Les Fleurs du Mal

Etudes d'ensemble

Les fonctions du poète: de l'inspiré à l'engagé

Histoire littéraire Les formes de la poésie du Moyen-âge au XXème siècle

Documents complémentaires

La représentation de la mort dans la peinture: Danse macabre et Vanités

Anthologie poétique autour du thème de la mort: Ronsard, Baudelaire, Hugo, Rimbaud, Verlaine Apollinaire.

Ce descriptif contient cinq (5) séquences et quinze (15) lectures analytiques.

Le Professeur
M. LOUNACI

Le Proviseur
Mme Hombert

TABLE DES
MATIÈRES

DES TEXTES ET
DOCUMENTS
COMPLÉMENTAIRES

PÉRIODE 1: HÉROS ET ANTI-HÉROS.....9

TEXTE 1: STENDHAL LA CHARTREUSE DE PARME	9
TEXTE 2 MAUPASSANT BEL-AMI, PARTIE I, CHAPITRE 8 (1885)	10
TEXTE 3 VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, LOUIS-FERDINAND CÉLINE (1932).....	11
DOCUMENT COMPLÉMENTAIRE LE HÉROS DANS LA TRADITION LITTÉRAIRE	12
LE PERSONNAGE MONSTRUEUX, CORPUS D'EAF	15
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES : DES HÉROS, « PAS SI HÉROS QUE ÇA »	17
TEXTE 1. <i>Miguel Cervantès L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche - 1611</i>	17
TEXTE 2 <i>VOLTAIRE CANDIDE OU L'OPTIMISME 1759</i>	18

PÉRIODE 2 L'ÉTRANGER CAMUS.....19

LA N°1 : L'INCIPIIT	19
LA N°2 : LE MEURTRE DE L'ARABE	20
LA 3 ALBERT CAMUS, L'ÉTRANGER, 1942.	20
LA N°4 : LE PROCÈS DE MEURSAULT, LA PLAIDOIERIE DE L'AVOCAT	21
LA N°5 : L'EXCIPIT DE L'ÉTRANGER	22
LE MYTHE DE SISYPHE	23

CORPUS: LE PERSONNAGE PRISONNIER	25
CORPUS, LA PEINE DE MORT EN QUESTIONS.....	27

OBJET D'ÉTUDE N°2 : LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION.....30

PÉRIODE 3 LA QUESTION DE L'ALTÉRITÉ, L'AUTRE ENTRE RENCONTRE ET UTOPIE.30

LECTURES ANALYTIQUES	30
TEXTE 8 MONTAIGNE, DES CANNIBALES, ESSAIS, CH. 31, LIVRE I. (EXTRAITS)	30
TEXTE 9 CYRANO DE BERGERAC, L'AUTRE MONDE OU LES ÉTATS ET EMPIRES DE LA LUNE (EXTRAIT)(1649)	31
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES	32
<i>Un nouveau monde</i>	32
<i>Texte 1 Christophe Colomb, La découverte de l'Amérique, Extrait d'une lettre à Luis de Santangel</i>	32
<i>Texte 2 Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil, 1578.</i>	32
<i>La question de l'autre</i>	33
<i>Texte 1 Jean Claude Carrière, La controverse de Valladolid, 1992.</i>	33
TEXTE 2 BOUGAINVILLE, <i>Voyage autour du monde, par la frégate du roi La Boudense et la flûte L'Étoile, 1771.</i>	33
TEXTE 3 Denis DIDEROT, <i>Supplément au voyage de BOUGAINVILLE, Écrit en 1772, paru en 1796.</i>	34
ROUSSEAU ET LE MYTHE DU BON SAUVAGE	35
VOLTAIRE ET LE MYTHE DU BON SAUVAGE	35

OBJET D'ÉTUDE N°3 : LE THÉÂTRE: TEXTE ET RÉPRÉSENTATIONS DU XVIIÈME SIÈCLE À NOS JOURS36

PÉRIODE 4 EN ATTENDANT GODOT36

TEXTE 11 SAMUEL BECKETT, EN ATTENDANT GODOT, "LA SCÈNE D'EXPOSITION"	36	
TEXTE 12 EN ATTENDANT GODOT, BECKETT MONOLOGUE DE LUCKY, « PENSE, PORC ! », 1953		37
TEXTE 13 EN ATTENDANT GODOT LE « DÉNOUEMENT »	38	
<i>Lettre de Beckett à Roger Blin après la première d'En Attendant Godot.</i>		39
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES	40	
<i>Le premier metteur en scène Roger Blin, Le refus de Beckett de toute interprétation</i>		40
<i>Notes d'intention du metteur en scène Jean-Pierre Vincent</i>		42

<p>OBJET D'ETUDE N°4 : ECRITURE POÉTIQUE ET QUÊTE DE SENS DU MOYEN-ÂGE À NOS JOURS</p>	45
--	----

PÉRIODE 5 LA MORT DANS LA POÉSIE DU MOYEN-ÂGE AU XXÈME SIÈCLE45

TEXTE 14 FRANÇOIS VILLON, LA BALLADE DES PENDUS	45
TEXTE 15 BAUDELAIRE UNE CHAROGNE	46
DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES	47
<i>Pierre de Ronsard DERNIERS VERS</i>	47
<i>SONNETS POUR HÉLÈNE, XLIII</i>	47
<i>Verlaine, Poèmes saturniens</i>	47
<i>Rimbaud, BAL DES PENDUS, Recueil de Douai</i>	48
<i>Danses macabres et Vanités</i>	49
<i>Danses macabres</i>	49

Période 1: Héros et anti-héros

Texte 1: Stendhal La Chartreuse de Parme

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards¹ de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes². En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière³, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin:

- Quel est-il ce général qui gourmande⁴ son voisin?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney, bêta! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova⁵, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui: c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles; il voulait suivre les autres: le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

¹ Hussards : cavaliers.

² Lorgnettes : lunettes d'observation grossissantes, ancêtres des jumelles.

³ Geôlière : ici, femme que Fabrice a rencontrée sur le champ de bataille et qui s'occupe du ravitaillement.

⁴ Gourmande : gronde.

⁵ Prince de la Moskova : titre princier du maréchal Ney faisant référence au fleuve traversant Moscou. Cette périphrase rappelle aussi la campagne napoléonienne en Russie.

Georges Duroy, sous-officier, fils d'aubergistes normands, reconverti tant bien que mal dans la vie civile dans les chemins de fer, rencontre Forestier, un ancien camarade de régiment qui l'introduit dans le milieu journalistique. Duroy fait écrire ses premiers articles par la femme de Forestier puis les recopie. Son charme et ses pouvoirs de séducteur vont désormais l'aider. Ici, c'est la première fois dans le roman que le personnage principal se retrouve confronté à la mort.

Mais Georges, que l'ombre inquiétait auprès de ce cadavre, le contemplait obstinément. Son oeil et son esprit attirés, fascinés, par ce visage décharné que la lumière vacillante faisait paraître encore plus creux, restaient fixes sur lui. C'était là son ami, Charles Forestier, qui lui parlait hier encore ! Quelle chose étrange et épouvantable que cette fin complète d'un être ! Oh ! il se les rappelait maintenant les paroles de Norbert de Varenne hanté par la peur de la mort. - " Jamais un être ne revient." Il en naîtrait des millions et des milliards, à peu près pareils, avec des yeux, un nez, une bouche, un crâne, et dedans une pensée, sans que jamais celui-ci reparût, qui était couché dans ce lit.

Pendant quelques années il avait vécu, mangé, ri, aimé, espéré, comme tout le monde. Et c'était fini, pour lui, fini pour toujours. Une vie ! quelques jours, et puis plus rien ! On naît, on grandit, on est heureux, on attend, puis on meurt. Adieu ! homme ou femme, tu ne reviendras point sur la terre ! Et pourtant chacun porte en soi le désir fiévreux et irréalisable de l'éternité, chacun est une sorte d'univers dans l'univers, et chacun s'anéantit bientôt complètement dans le fumier des germes nouveaux. Les plantes, les bêtes, les hommes, les étoiles, les mondes, tout s'anime, puis meurt pour se transformer. Et jamais un être ne revient, insecte, homme ou planète!

Une terreur confuse, immense, écrasante, pesait sur l'âme de Duroy, la terreur de ce néant illimité, inévitable, détruisant indéfiniment toutes les existences si rapides et si misérables. Il courbait déjà le front sous sa menace. Il pensait aux mouches qui vivent quelques heures, aux bêtes qui vivent quelques jours, aux hommes qui vivent quelques ans, aux terres qui vivent quelques siècles. Quelle différence donc entre les uns et les autres ? Quelques aurores de plus, voilà tout.

Il détourna les yeux pour ne plus regarder le cadavre.

Mme Forestier, la tête baissée, semblait songer aussi à des choses douloureuses. Ses cheveux blonds étaient si jolis sur sa figure triste, qu'une sensation douce comme le toucher d'une espérance passa dans le cœur du jeune homme. Pourquoi se désoler quand il avait encore tant d'années devant lui ?

Et il se mit à la contempler. Elle ne le voyait point, perdue dans sa méditation. Il se disait: "Voilà pourtant la seule chose de la vie: l'amour ! tenir dans ses bras une femme aimée ! Là est la limite du bonheur humain."

Quelle chance il avait eue, ce mort, de rencontrer cette compagne intelligente et charmante. Comment s'étaient-ils connus ? Comment avait-elle consenti, elle, à épouser ce garçon médiocre et pauvre ? Comment avait-elle fini par en faire quelqu'un ?

Alors il songea à tous les mystères cachés dans les existences. Il se rappela ce qu'on chuchotait du comte de Vaudrec qui l'avait dotée et mariée, disait-on.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Qui épouserait-elle ? Un député, comme le pensait Mme de Marelle, ou quelque gaillard d'avenir, un Forestier supérieur ? Avait-elle des projets, des plans, des idées arrêtées ? Comme il eût désiré savoir cela ! Mais pourquoi ce souci de ce qu'elle ferait ? Il se le demanda, et s'aperçut que son inquiétude venait d'une de ces arrière-pensées confuses, secrètes, qu'on se cache à soi-même et qu'on ne découvre qu'en allant fouiller au fond de soi.

Oui, pourquoi n'essaierait-il pas lui-même cette conquête ? Comme il serait fort avec elle, et redoutable ! Comme il pourrait aller vite et loin, et sûrement!

Texte 3 Voyage au bout de la nuit, Louis-Ferdinand Céline (1932)

Céline appartient à une génération profondément marquée par la Première Guerre mondiale, à la fois première guerre moderne et « boucherie » barbare. Voyage au bout de la nuit, roman à la première personne, traduit dans un langage hors-normes ce traumatisme, dont il montre les conséquences dans la destinée du narrateur, Ferdinand Bardamu. S'étant engagé sur un coup de tête, Bardamu découvre ici la réalité de la guerre.

Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tirailleurs, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. La guerre décidément, n'était pas terminée ! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement .

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses borbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.

Ce colonel c'était donc un monstre ! A présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais, je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses .

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? Pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'au cheveu ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en auto, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon⁶, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

⁶ Cabanon : asile d'aliénés.

Le héros dans la tradition littéraire

Doc. 1 : extrait de l'Illiade d'Homère, chant XVIII (VIII^e siècle av. J-C).

Suite à sa dispute avec Agamemnon, le chef des troupes grecques, Achille a refusé de reprendre le combat sous les murailles de Troie. C'est son fidèle ami Patrocle qui a pris la tête de ses hommes, les Myrmidons. Alors qu'un messager vient de lui apprendre la mort de Patrocle, le héros décide de se lancer dans la mêlée pour protéger son corps.

Achille cher à Zeus se lève donc. Sur ses fières épaules, Athéna vient jeter l'égide¹ frangée ; puis la toute divine orne son front d'un nimbe² d'or, tandis qu'elle fait jaillir de son corps une flamme resplendissante. [...] C'est ainsi que du front d'Achille une clarté monte jusqu'à l'éther³. Passant le mur, le héros s'arrête au fossé, sans se mêler aux Achéens⁴ : il a trop de respect pour le sage avis de sa mère. Il s'arrête donc et, de là, pousse un cri –et Pallas Athéna fait, de son côté, entendre sa voix. Il suscite aussitôt dans les rangs des Troyens un tumulte indicible. On dirait qu'il s'agit de la voix éclatante que fait entendre la trompette, le jour où des ennemis, destructeurs de vies humaines, enveloppent une cité. Ainsi, éclatante, sonne la voix de l'Eacide⁵. Et à peine ont-ils entendu la voix d'airain de l'Eacide, que leur cœur à tous s'émeut. Les chevaux aux belles crinières vite à leurs chars font faire demi-tour : leur cœur pressent trop de souffrances ! Les cochers perdent la tête, à voir le feu vivace qui flamboie, terrible, au front du magnanime Péléide⁶ et dont le flamboiement est dû à la déesse aux yeux pers, Athéna. Trois fois, par-dessus le fossé, le divin Achille jette un immense cri ; trois fois il bouleverse les Troyens et leurs illustres alliés. Là encore périssent douze des meilleurs preux, sous leurs propres chars ou par leurs propres piques. Les Achéens, eux, avec joie, s'empressent alors de tirer Patrocle hors des traits et de le placer sur un lit.

1-Bouclier.
2-Cercle lumineux.
3-Ciel.
4-Grecs.
5-Du descendant d'Eaque.
6-Fils de Pélée.

Doc. 2 : extrait de l'Odyssée d'Homère, chant IX (VIII^e siècle av. J-C).

Ulysse n'est pas rentré au royaume d'Ithaque après la guerre de Troie. Après avoir été retenu sur l'île de la nymphe Calypso, il s'est échoué sur le rivage des Phéaciens. Recueilli par Nausicaa, princesse de ce royaume, il est amené à la cour où il raconte ses aventures passées et sa confrontation avec le cyclope Polyphème qui le fit prisonnier avec ses compagnons.

Le soir venu, [le Cyclope] rentra à nouveau le troupeau, procéda à la traite et dévora deux de mes compagnons pour son souper. Je m'approchais alors en lui tendant une auge¹ emplie de mon vin : « Cyclope, arrose ton repas de ce vin. Je voulais te l'offrir pour que tu nous libères mais je ne vois en toi aucune pitié. » S'emparant du vin, il le but et en fut si heureux qu'il en redemanda : « Verse m'en encore. Sois gentil, dis-moi qui tu es car je voudrais te faire un cadeau qui te réjouira ».

1-Récipient pour nourrir les animaux.
2-Chauffée.

Trois fois il reprit du vin, l'avalant d'un seul trait et, lorsque je le vis ivre, je repris la parole : « Je me nomme Personne. C'est ainsi que tous m'appellent.

- Eh bien je mangerais Personne après vous tous. Voilà le présent que je te fais, dit le Cyclope en s'écroulant sur le sol ». Et il s'endormit.

Dans son sommeil, il vomissait des jets de chairs et de vin fermentés. Sans perdre un instant, je réchauffai le pieu et, de la voix, j'encourageais mes hommes de peur qu'ils ne faiblissent. Quand la pointe fut incandescente², je me saisis du pieu, en courant, entouré de mes gens animés d'une nouvelle audace, je le plantai dans l'œil unique du Cyclope. Je pesai

de tout mon poids sur le bâton que nous tournions ensemble dans son œil. A gros bouillons, le sang giclait, faisant siffler le pieu ardent. Des vapeurs remontaient de sa prunelle en feu.

Il rugit comme un fauve. Son cri terrible emplit la grotte et, épouvanté, nous courûmes nous cacher. De son œil, il arracha le pieu dégoulinant de sang. En même temps, et de tous ses poumons, il appelait ses voisins à l'aide. Nous les entendîmes bientôt accourir afin de le secourir : « Que se passe-t-il, Polyphème ? Est-ce qu'on te dérobe ton troupeau ? Cherche-t-on à te tuer ? Réponds nous !

- C'est Personne qui me tue !

- Personne ? Alors prend ton mal en patience car nous n'y pouvons rien, lui répondirent-ils en s'éloignant. »

Je riais de ma ruse. Ce nom de personne les avait trompés. En geignant de douleur et à tâtons, le Cyclope déplaça la roche qui lui servait de porte. Il s'assit sur le seuil, les bras étendus, craignant que nous ne nous mêlions aux bêtes qui se pressaient pour sortir. Il me fallait une fois encore user de ruse : notre vie était en jeu. Voici ce que je décidai. Nous nous échapperions cachés sous les animaux. J'attachai les mâles par trois. Ainsi chacun de mes hommes s'accrocheraient sur celui du milieu sans craindre d'être découvert par Polyphème. Cette tâche achevée, il me restait le plus fort des béliers. Je m'agrippai à son épaisse toison et me coulai sous son ventre. Au fur et à mesure que les bêtes sortaient, le Cyclope tâtait leur belle laine. Pauvre de lui ! Il ne s'aperçut de rien.

Doc. 3 : extrait du roman intitulé *Yvain ou le Chevalier au lion*, écrit par Chrétien de Troyes vers 1172.

Occupé à tourner dans le royaume, Yvain a oublié la promesse qu'il avait faite à la belle Laudine de revenir la voir au bout d'un an, et la jeune femme a rompu l'engagement qui les liait. Fou de douleur, le chevalier s'est enfoncé dans la forêt et a repris sa route.

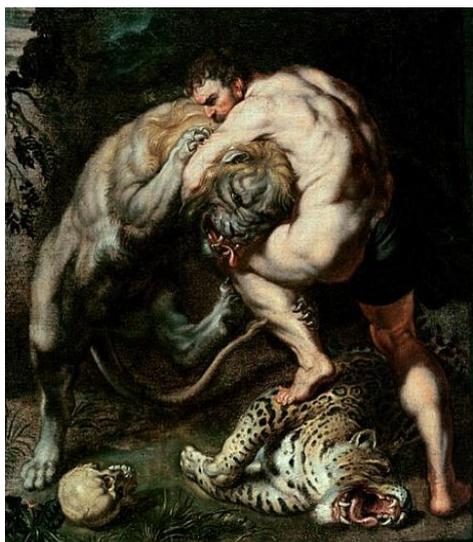
Messire Yvain cheminait pensif par la forêt profonde. Il erra tant qu'il ouït au loin un long cri douloureux. Il se dirigea de ce côté, et il vit dans un essart¹ un lion aux prises avec un serpent qui vomissait des flammes ; le serpent l'avait saisi par la queue, et il lui brûlait toute l'échine². Messire Yvain ne regarda pas longtemps cette merveille. Il se demanda lequel des deux il aiderait, et il se décida pour le lion, car on ne doit faire de mal qu'aux êtres venimeux et pleins de félonie³. Aussi tuera-t-il tout d'abord le serpent ; si le lion l'assaille ensuite, il le trouvera prêt à la bataille, mais quoi qu'il advienne, messire Yvain portera secours à la noble bête, comme la pitié l'y invite. Il tira l'épée, mit l'écu⁴ devant sa face pour se garantir du feu que le serpent ruait par la gueule, plus large qu'une oule⁵, et il attaqua la bête félonne : il la trancha en deux moitiés et frappa et refrappa tant qu'il la dépeça en mille morceaux. Mais pour délivrer le lion, il dut lui couper un morceau de la queue. Il crut que le lion allait fondre sur lui, et il se prépara à se défendre. Mais cette idée ne vint pas au lion. Oyez ce que fit la bête franche et débonnaire. Elle tint ses pieds étendus et joints, et sa tête inclinée vers la terre, et s'agenouilla par grande humilité, mouillant sa face de larmes.

Messire Yvain comprit que le lion le remerciait d'avoir tué le serpent et de l'avoir délivré de la mort. Et l'animal reconnaissant suivit à jamais son sauveur sans désirer s'en séparer tant il lui plut de le servir et de l'aider dans ses exploits futurs.

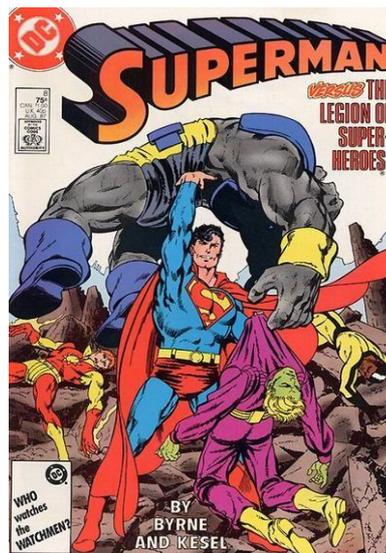
- 1-Terrain défriché.
- 2-Colonne vertébrale.
- 3-Cruauté, tromperie.
- 4-Bouclier.
- 5-Marmite.

Documents complémentaires :

L'image du héros à travers les âges



Pierre Paul Rubens, *Hercule étranglant le lion de Némée* (XVII^e siècle)



Superman n°8 par John Byrne et Karl Kesel, DC Comics, 1987



« Yvain secourant la damoiselle » (XV^e siècle), enluminure de *Lancelot du Lac* par Chrétien de Troyes.



Image tirée du film de Clint Eastwood *Pale Rider, le cavalier solitaire* (1985).



Gustave Doré, illustration de *Don Quichotte de la Manche* (1, 8) par Cervantès (1863).



Gilles Barbier, *L'Hospice* (2002), collection particulière.

Texte A : Honoré de Balzac, *Eugénie Grandet*.

Félix Grandet (le père Grandet) est un tonnelier devenu extrêmement riche grâce à sa grande avarice ; il fait travailler chez lui comme servante « la Grande Nanon ».

À l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer¹ chez personne, tant sa figure semblait repoussante ; et certes ce sentiment était bien injuste : sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde² ; mais en tout il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. Le père Grandet pensait alors à se marier, et voulait déjà monter son ménage³. Il avisa cette fille rebutée⁴ de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier⁵, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité⁶ vigoureuse comme l'était son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial⁷, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages⁸, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita féodalement⁹.

Texte B : Victor Hugo, *L'Homme qui rit*.

Enfant d'origine noble, Gwynplaine a été enlevé par des voleurs qui en ont fait un monstre de foire. Le narrateur présente au lecteur ce personnage singulier.

La nature avait été prodigue¹ de ses bienfaits envers Gwynplaine. Elle lui avait donné une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles, des oreilles se repliant jusque sur les yeux, un nez informe fait pour l'oscillation des lunettes de grimacier, et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire.

5 Nous venons de le dire, la nature avait comblé Gwynplaine de ses dons. Mais était-ce la nature ?
Ne l'avait-on pas aidée ?

Deux yeux pareils à des jours de souffrance, un hiatus² pour bouche, une protubérance camuse³ avec deux trous qui étaient les narines, pour face un écrasement, et tout cela ayant pour résultante le rire, il est certain que la nature ne produit pas toute seule de tels chefs-d'œuvre.

10 Seulement, le rire est-il synonyme de la joie ?
Si, en présence de ce bateleur⁴, — car c'était un bateleur, — on laissait se dissiper la première impression de gaieté, et si l'on observait cet homme avec attention, on y reconnaissait la trace de l'art⁵. Un pareil visage n'est pas fortuit⁶, mais voulu. Être à ce point complet n'est pas dans la nature. L'homme ne peut rien sur sa beauté, mais peut tout sur sa laideur.

15

Texte C : Albert Cohen, *Mangeclous*.

Le roman raconte la vie de six compères et cousins juifs, sur l'île de Céphalonie, en Grèce.

Le premier qui arriva fut Pinhas Solal, dit Mangeclous. C'était un ardent, maigre et long phtisque¹ à la barbe fourchue, au visage décharné et tourmenté, aux pommettes rouges, aux immenses pieds nus, tannés, fort sales, osseux, poilus et veineux, et dont les orteils étaient effrayamment écartés. Il ne portait jamais de chaussures, prétendant que ses extrémités étaient « de grande délicatesse ». Par contre, il était, comme d'habitude, coiffé d'un haut-de-forme et revêtu d'une redingote crasseuse — et ce, pour honorer sa profession de faux avocat qu'il appelait « mon apostolat »².

Mangeclous était surnommé aussi Capitaine des Vents à cause d'une particularité physiologique³ dont il était vain⁴. Un de ses autres surnoms était Parole d'Honneur — expression dont il émaillait ses discours peu véridiques. Tuberculeux depuis un quart de siècle mais fort gaillard, il était doté d'une toux si vibrante qu'elle avait fait tomber un soir le lampadaire de la synagogue⁵. Son appétit était célèbre dans tout l'Orient non moins que son éloquence et son amour immodéré de l'argent. Presque toujours il se promenait en traînant une voiturette qui contenait des boissons glacées et des victuailles à lui seul destinées. On l'appelait Mangeclous parce que, prétendait-il avec le sourire sardonique⁶ qui lui était coutumier, il avait en son enfance dévoré une douzaine de vis pour calmer son inexorable⁷ faim. Une profonde rigole⁸ médiane traversait son crâne hâlé et chauve auquel elle donnait l'aspect d'une selle. Il déposait en cette dépression⁹ divers objets tels que cigarettes ou crayons.

Texte D : Marc Dugain, *La Chambre des officiers*.

Adrien Fournier, à peine mobilisé en 1914, se retrouve défiguré par un éclat d'obus. On le conduit dans la chambre des officiers de l'hôpital du Val de Grâce, où sont soignés les soldats dans son cas, les « gueules cassées ».

Le matin suivant, je me lève pour la première fois. Ma démarche est hésitante. Je longe les fers de lits comme les premiers marins explorateurs longeaient les côtes. A chaque pas je crains de m'effondrer, mais la curiosité est plus forte que l'appréhension¹.

Lorsque enfin j'atteins mon but, je me penche sur l'un des deux nouveaux arrivants. Mon compagnon de chambre gît sur le dos, un petit crucifix dans la main droite, serré contre sa poitrine. Sa face est à l'air libre, sans aucun bandage. Un obus, certainement, lui a enlevé le menton. La mâchoire a cédé comme une digue sous l'effet d'un raz de marée. Sa pommette gauche est enfoncée et la cavité de son œil est comme un nid d'oiseau pillé. Il respire doucement. Je reprends mon chemin, faisant halte à chaque lit vide jusqu'au troisième occupant de la salle.

Sa peau mate et ses cheveux noirs contrastent avec la blancheur de son oreiller. Son profil est plat. Le projectile lui a soufflé le nez, lui laissant les sinus béants. L'absence de lèvre supérieure lui donne un rictus inquisiteur². Je comprends pourquoi notre salle se remplit si lentement, pourquoi nous sommes au dernier étage. Dans cette grande salle sans glaces, chacun d'entre nous devient le miroir des autres.

CHAPITRE VIII DU BEAU SUCCÈS QUE LE VALEUREUX DON QUICHOTTE EUT EN L'ÉPOUVANTABLE ET JAMAIS IMAGINÉE AVENTURE DES MOULINS À VENT, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS DIGNES D'HEUREUSE RESSOUVENANCE

Là-dessus ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a en cette plaine, et, dès que don Quichotte les vit, il dit à son écuyer: "La fortune conduit nos affaires mieux que nous n'eussions su désirer, car voilà, ami Sancho Pança, où se découvrent trente ou quelque peu plus de démesurés géants, avec lesquels je pense avoir combat et leur ôter la vie à tous, et de leurs dépouilles nous commencerons à nous enrichir : car c'est ici une bonne guerre, et c'est faire grand service à Dieu d'ôter une si mauvaise semence de dessus la face de la terre. —Quels géants ? dit Sancho. — Ceux que tu vois là, répondit son maître, aux longs bras, et d'aucuns les ont quelquefois de deux lieues. —Regardez, monsieur, répondit Sancho, que ceux qui paraissent là ne sont pas des géants, mais des moulins à vent et ce qui semble des bras sont les ailes, lesquelles, tournées par le vent, font mouvoir la pierre du moulin. —Il paraît bien, répondit don Quichotte, que tu n'es pas fort versé en ce qui est des aventures : ce sont des géants, et, si tu as peur, ôte-toi de là et te mets en oraison, tandis que je vais entrer avec eux en une furieuse et inégale bataille. " Et, disant cela, il donna des éperons à son cheval Rossinante, sans s'amuser aux cris que son écuyer Sancho faisait, l'avertissant que sans aucun doute c'étaient des moulins à vent, et non pas des géants, qu'il allait attaquer. Mais il était tellement aheurté à cela que c'étaient des géants qu'il n'entendait pas les cris de son écuyer Sancho, ni ne s'apercevait pas de ce que c'était, encore qu'il en fut bien près, au contraire, il disait à haute voix : "Ne fuyez pas couardes et viles créatures, car c'est un seul chevalier qui vous attaque." Sur cela il se leva un peu de vent et les grandes ailes de ces moulins commencèrent à se mouvoir, ce que voyant don Quichotte, il dit: " Vous pourriez mouvoir plus de bras que ceux du géant Briarée: vous allez me le payer " Et, disant cela, il se recommanda de tout son coeur à sa dame Dulcinée, lui demandant qu'elle le secourut en ce danger, puis, bien couvert de sa rondache, et la lance en l'arrêt, il accourut, au grand galop de Rossinante, donner dans le premier moulin qui était devant lui, et lui porta un coup de lance en l'aile : le vent la fit tourner avec une telle violence qu'elle mit la lance en pièces, emmenant après soi le cheval et le chevalier, qui s'en furent rouler un bon espace parmi la plaine.

Sancho Pança accourut à toute course de son âne pour le secourir, et, quand il fut à lui, il trouva qu'il ne se pouvait remuer : tel avait été le cou que lui et Rossinante avaient reçu. "Dieu me soit en aide ! dit Sancho; ne vous ai-je pas bien dit que vous regardiez bien ce que vous faisiez, que ce n'étaient point des moulins à vent, et que personne ne le pouvait ignorer, sinon quelqu'un qui en eût de semblables en la tête ? -Tais-toi, ami Sancho, répondit Don Quichotte, les choses de la guerre sont plus que d'autres sujettes à de continuels changements, d'autant, j'y pense, et c'est la vérité même, que ce sage Freston, qui m'a volé mon cabinet et mes livres, a converti ces géants en moulins pour me frustrer de la gloire de les avoir vaincus, tant est grande l'innimitié qu'il a contre moi; mais, en fin finale, ses mauvais artifices ne prevaudront contre la bonté de mon épée. —Dieu en fasse comme il pourra ! " répondit Sancho Pança, et, lui aidant à se lever, il le remonta sur Rossinante, qui était à demi épaulé.

Tout en discourant de leur aventure passée, ils suivirent le chemin du port Lapice, parce que là, disait don Quichotte, il n'était pas possible qu'on n'y trouvât plusieurs et diverges aventures pour être un lieu fort passant; mais il était fort fâché de ce qu'il avait perdu sa lance, et, le disant à son écuyer, il ajouta: "Il me souvient d'avoir lu qu'un chevalier espagnol nommé Diego Perez de Vargas, ayant rompu son épée en une bataille, arracha une grosse branche du tronc d'un chêne, et avec icelle fit telles preuves ce jour-là, et assomma tant de Mores, que le surnom d'Assommeur lui en demeura; et ainsi tant lui que ses descendants se sont appelés depuis ce temps-là Vargas y Machuca (assommeur). Je t'ai dit ceci, parce que du premier chêne ou rouvre que je rencontrerai, j'en pense arracher un tronc pareil et aussi bon que celui-là : et je veux faire avec icelui de tels actes que tu t'estimeras bien heureux d'avoir mérité de les venir voir, et d'être témoin de choses qui à peine pourront être crues. — Au nom de Dieu soit, dit Sancho; je le crois tout ainsi comme vous le dites; mais dressez-vous un petit, car il me semble que vous penchez un peu d'un côté, et ce doit être à cause du froissement de la chute. —C'est la vérité, répondit don Quichotte, et si je ne me plains de la douleur, c'est parce qu'il n'est pas licite aux chevaliers errants de se plaindre d'aucune blessure, encore que les tripes leur sortent par icelle. —S'il en est ainsi je n'ai que répliquer, répondit Sancho; mais Dieu sait si je serais bien aise que vous vous plaignissiez quand quelque chose vous fait mal. Pour moi, je vous peux dire que je me plaindrai de la moindre douleur que j'aurai, si ce n'est que cette défense de se plaindre ne s'étende aussi aux écuyers des chevaliers errants ". Don Quichotte ne laissa pas de rire de la simplicité de son écuyer et ainsi lui déclara qu'il pouvait fort bien se plaindre, quand et comme il voudrait, avec ou sans envie, parce que jusqu'alors il n'avait point lu chose contraire en l'ordre de chevalerie. Sancho lui dit qu'il prit garde qu'il était heure de dîner. Son maître lui répondit que pour lors il n'avait point besoin de manger, et qu'il mangeât, lui, quand bon lui semblerait. Avec cette permission, Sancho s'accommoda le mieux qu'il put sur son âne, et, tirant du bissac ce

qu'il y avait mis, il allait cheminant et mangeant derrière son maître et tout à loisir et, de fois à autre, il embouchait son outre avec si bon appétit que le plus mignon cabaretier de Malaga lui eût pu porter envie. Et, tandis qu'il allait ainsi redoublant les coups, il ne se souvenait plus d'aucune promesse que son maître lui eût faite, ni ne tenait point pour travail, mais plutôt pour grand repos, d'aller chercher les aventures, quelque dangereuses qu'elles fussent.

Bref, ils passèrent cette nuit entre les arbres, et don Quichotte arracha d'un d'iceux une branche sèche qui lui pouvait servir de lance, et y mit le fer qu'il avait ôté de l'autre qu'on lui avait rompue. Don Quichotte ne dormit point de toute la nuit, pensant en sa dame Dulcinée, afin de s'accommoder à ce qu'il avait lu en ses livres, quand les chevaliers passaient plusieurs nuits sans dormir, parmi les forêts et déserts, s'entretenant avec la souvenance de leurs maîtresses. Sancho ne la passa pas de même, car, comme il avait l'estomac plein et non pas d'eau de chicorée, il dormit tout d'une traite, et, si son maître ne l'eût appelé, ni les rayons du soleil qui le frappaient au visage, ni le chant des oiseaux, qui en grand nombre et fort joyeusement saluaient la venue du nouveau jour, n'eussent été suffisants pour l'éveiller. En se levant, il donna une accolade à l'outre, mais il la trouva un peu plus légère que le soir de devant, ce qui lui affligea le cœur, parce qu'il lui semblait qu'on ne prenait pas la route de remédier sitôt à ce défaut. Don Quichotte ne voulut pas déjeuner, parce que, comme dit est, il se mit à se repaître de doux et savoureux souvenirs.

[...]

Miguel de Cervantès (1547-1616), roman publié en 1611

TEXTE 2 VOLTAIRE CANDIDE OU L'OPTIMISME 1759

CHAPITRE TROISIEME

COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE QU'IL DEVINT

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes é gorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde.

LA n°1 : L'incipit

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait, elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui, monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche - sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

LA n°2 : le meurtre de l'Arabe

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert CAMUS, *L'Étranger*, I, 6, 1942

LA 3 Albert Camus, *L'Étranger*, 1942.

[Meursault, le narrateur, se laisse entraîner dans une histoire de vengeance qui le conduit à tuer un homme. Il est aussitôt mis en prison.]

Quand je suis entré en prison, on m'a pris ma ceinture, mes cordons de souliers, ma cravate et tout ce que je portais dans mes poches, mes cigarettes en particulier. Une fois en cellule, j'ai demandé qu'on me les rende. Mais on m'a dit que c'était défendu. Les premiers jours ont été très durs. C'est peut-être cela qui m'a le plus abattu. Je suçais des morceaux de bois que j'arrachais de la planche de mon lit. Je promenais toute la journée une nausée perpétuelle. Je ne comprenais pas pourquoi on me privait de cela qui ne faisait de mal à personne. Plus tard, j'ai compris que cela faisait partie aussi de la punition. Mais à ce moment-là, je m'étais habitué à ne plus fumer et cette punition n'en était plus une pour moi.

A part ces ennuis, je n'étais pas trop malheureux. Toute la question, encore une fois, était de tuer le temps. J'ai fini par ne plus m'ennuyer du tout à partir de l'instant où j'ai appris à me souvenir. Je me mettais quelquefois à penser à ma chambre et, en imagination, je partais d'un coin pour y revenir en dénombrant mentalement tout ce qui se trouvait sur mon chemin. Au début, c'était vite fait. Mais chaque fois que je recommençais, c'était un peu plus long. Car je me souvenais de chaque meuble, et, pour chacun d'entre eux, de chaque objet qui s'y trouvait et, pour chaque objet, de tous les détails et pour les détails eux-mêmes, une incrustation, une fêlure ou un bord ébréché, de leur couleur ou de leur grain. En même temps, j'essayais de ne pas perdre le fil de mon inventaire, de faire une énumération complète. Si bien qu'au bout de quelques semaines, je pouvais passer des heures, rien qu'à dénombrer ce qui se trouvait dans ma chambre. Ainsi, plus je réfléchissais et plus de choses méconnues et oubliées je sortais de ma mémoire. J'ai compris alors qu'un homme qui n'aurait vécu qu'un seul jour pourrait sans peine vivre cent ans dans une prison. Il aurait assez de souvenirs pour ne pas s'ennuyer. Dans un sens, c'était un avantage.

II, 2

LA n°4 : le procès de Meursault, la plaidoirie de l'avocat

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semble ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu a livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les] subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

Albert CAMUS, *L'Étranger*, II, 4, 1942

LA n°5 : l'excipit de *L'Etranger*

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraît en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Albert CAMUS, *L'Etranger*, II, 5, 1942

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe, Essai sur l'absurde*, Folio Essais, pp. 163-168, 1942.

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

Si l'on en croit Homère, Sisyphe était le plus sage et le plus prudent des mortels. Selon une autre tradition cependant, il inclinait au métier de brigand. Je n'y vois pas de contradiction. Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent d'être le travailleur inutile des enfers. On lui reproche d'abord quelque légèreté avec les dieux. Il livra leurs secrets. Egine, fille d'Asope, fut enlevée par Jupiter. Le père s'étonna de cette disparition et s'en plaignit à Sisyphe. Lui, qui avait connaissance de l'enlèvement, offrit à Asope de l'en instruire, à la condition qu'il donnerait de l'eau à la citadelle de Corinthe. Aux foudres célestes, il préféra la bénédiction de l'eau. Il en fut puni dans les enfers. Homère nous raconte aussi que Sisyphe

phe avait enchaîné la Mort. Pluton ne put supporter le spectacle de son empire désert et silencieux. Il dépêcha le dieu de la guerre qui délivra la Mort des mains de son vainqueur.

On dit encore que Sisyphe étant près de mourir voulut imprudemment éprouver l'amour de sa femme. Il lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Sisyphe se retrouva dans les enfers. Et là, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, il obtint de Pluton la permission de retourner sur la terre pour châtier sa femme. Mais quand il eut de nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner dans l'ombre infernale. Les rappels, les colères et les avertissements n'y firent rien. Bien des années encore, il vécut devant la courbe du golfe, la mer éclatante et les sourires de la terre. Il fallut un arrêt des dieux. Mercure vint saisir l'audacieux au collet et, l'ôtant à ses joies, le ramena de force aux enfers où son rocher était tout prêt.

On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. On ne nous dit rien sur Sisyphe aux enfers. Les mythes sont faits pour que l'imagination les anime. Pour celui-ci on voit seulement tout

l'effort d'un corps tendu pour soulever l'énorme pierre, la rouler et l'aider à gravir une pente cent fois recommencée; on voit le visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, la reprise à bout de bras, la sûreté tout humaine de deux mains pleines de terre. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait? L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient.

Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris.

Si la descente ainsi se fait certains jours dans la douleur, elle peut se faire aussi dans la joie. Ce mot n'est pas de trop. J'imagine encore Sisyphe revenant vers son rocher, et la douleur était au début. Quand les images de la terre tiennent trop fort au souvenir, quand l'appel du bonheur se fait trop pesant, il arrive que la tristesse se lève au cœur de l'homme : c'est la victoire du rocher, c'est le rocher lui-même. L'immense détresse est trop lourde à porter. Ce sont nos nuits de Gethsémani. Mais les vérités écrasantes périssent d'être reconnues. Ainsi, Œdipe obéit d'abord au destin sans le savoir. A partir du moment où il sait, sa tragédie commence. Mais dans le même instant, aveugle et désespéré, il reconnaît que le seul lien qui le rattache au monde, c'est la main fraîche d'une jeune fille. Une parole démesurée retentit alors : « Malgré tant d'épreuves, mon âge avancé et la grandeur de mon âme me font juger que tout est bien. » L'Œdipe de Sophocle, comme le Kirilov de Dostoïevski, donne ainsi la formule de la vic-

toire absurde. La sagesse antique rejoint l'héroïsme moderne.

On ne découvre pas l'absurde sans être tenté d'écrire quelque manuel du bonheur. « Eh! quoi, par des voies si étroites...? » Mais il n'y a qu'un monde. Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables. L'erreur serait de dire que le bonheur naît forcément de la découverte absurde. Il arrive aussi bien que le sentiment de l'absurde naisse du bonheur. « Je juge que tout est bien », dit Œdipe et cette parole est sacrée. Elle retentit dans l'univers farouche et limité de l'homme. Elle enseigne que tout n'est pas, n'a pas été épuisé. Elle chasse de ce monde un dieu qui y était entré avec l'insatisfaction et le goût des douleurs inutiles. Elle fait du destin une affaire d'homme, qui doit être réglée entre les hommes.

Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. Dans l'univers soudain rendu à son silence, les mille petites voix émerveillées de la terre s'élèvent. Appels inconscients et secrets, invitations de tous les visages, ils sont l'envers nécessaire et le prix de la victoire. Il n'y a pas de soleil sans ombre, et il faut connaître la nuit. L'homme absurde dit oui et son effort n'aura plus de cesse. S'il y a un destin personnel, il n'y a point de destinée supérieure ou du moins il n'en est qu'une dont

il juge qu'elle est fatale et méprisable. Pour le reste, il se sait le maître de ses jours. A cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin, créé par lui, uni sous le regard de sa mémoire et bientôt scellé par sa mort. Ainsi, persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche. Le rocher roule encore.

Je laisse Sisyphe au bas de la montagne! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Corpus: le Personnage prisonnier

Bicêtre¹.

Condamné à mort !

Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée, toujours seul avec elle, toujours glacé de sa présence, toujours courbé sous son poids !

Autrefois, car il me semble qu'il y a plutôt des années que des semaines, j'étais un homme comme un autre homme. Chaque jour, chaque heure, chaque minute avait son idée. Mon esprit, jeune et riche, était plein de fantaisies. Il s'amusa à me les dérouler les unes après les autres, sans ordre et sans fin, brodant d'inépuisables arabesques cette rude et mince étoffe de la vie. C'étaient des jeunes filles, de splendides chapes² d'évêque, des batailles gagnées, des théâtres pleins de bruit et de lumière, et puis encore des jeunes filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des marronniers. C'était toujours fête dans mon imagination. Je pouvais penser à ce que je voulais, j'étais libre.

Maintenant je suis captif. Mon corps est aux fers dans un cachot, mon esprit est en prison dans une idée. Une horrible, une sanglante, une implacable idée ! Je n'ai plus qu'une pensée, qu'une conviction, qu'une certitude : condamné à mort !

Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant toute distraction, face à face avec moi misérable et me secouant de ses deux

[Fabrice del Dongo est un jeune noble originaire de Parme, engagé dans les troupes de Napoléon 1er. Son tempérament fougueux l'entraîne dans des aventures amoureuses qui se soldent par un duel au

Ce fut dans l'une de ces chambres construites depuis un an, et chef-d'œuvre du général Fabio Conti, laquelle avait reçu le beau nom d'Obéissance passive, que Fabrice fut introduit. Il courut aux fenêtres ; la vue qu'on avait de ces fenêtres grillées¹ était sublime : un seul petit coin de l'horizon était caché, vers le nord-ouest, par le toit en galerie du joli palais du gouverneur, qui n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée était occupé par les bureaux de l'état-major ; et d'abord les yeux de Fabrice furent attirés vers une des fenêtres du second étage, où se trouvaient, dans de jolies cages, une grande quantité d'oiseaux de toute sorte. Fabrice s'amusa à les entendre chanter, et à les voir saluer les derniers rayons du crépuscule du soir, tandis que les geôliers² s'agitaient autour de lui. Cette fenêtre de la volière n'était pas à plus de vingt-cinq pieds de l'une des siennes, et se trouvait à cinq ou six pieds en contrebas, de façon qu'il plongeait sur les oiseaux.

Il y avait lune ce jour-là, et au moment où Fabrice entra dans sa prison, elle se levait majestueusement à l'horizon à droite, au-dessus de la chaîne des Alpes, vers Trévise. Il n'était que huit

Texte A : Victor Hugo, *Le Dernier jour d'un condamné*, 1829.

[Il s'agit de l'incipit du roman.]

mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes où mon esprit voudrait la fuir, se mêle comme un refrain horrible à toutes les paroles qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon cachot ; m'obsède éveillé, épie mon sommeil convulsif, et reparaît dans mes rêves sous la forme d'un couteau.

Je viens de m'éveiller en sursaut, poursuivi par elle et me disant : - Ah ! ce n'est qu'un rêve ! - Hé bien ! avant même que mes yeux lourds aient eu le temps de s'entr'ouvrir assez pour voir cette fatale pensée écrite dans l'horrible réalité qui m'entoure, sur la dalle mouillée et suante de ma cellule, dans les rayons pâles de ma lampe de nuit, dans la trame grossière de la toile de mes vêtements, sur la sombre figure du soldat de garde dont la giberne³ reluit à travers la grille du cachot, il me semble que déjà une voix a murmuré à mon oreille :

- Condamné à mort !

1 - Prison de Paris.

2 - Longs manteaux.

3 - Boîte recouverte de cuir portée à la ceinture et où les soldats mettaient leurs cartouches.

Texte B : Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839

cours duquel il tue son adversaire. Il est emprisonné dans la tour Farnèse et tombe amoureux de Clélia Conti, fille du gouverneur de la prison dans laquelle il se trouve.]

heures et demie du soir, et à l'autre extrémité de l'horizon, au couchant, un brillant crépuscule rouge orangé dessinait parfaitement les contours du mont Viso et des autres pics des Alpes qui remontent de Nice vers le Mont-Cenis et Turin ; sans songer autrement à son malheur, Fabrice fut ému et ravi par ce spectacle sublime. « C'est donc dans ce monde ravissant que vit Clélia Conti ! avec son âme pensive et sérieuse, elle doit jouir de cette vue plus qu'un autre ; on est ici comme dans des montagnes solitaires à cent lieues de Parme. » Ce ne fut qu'après avoir passé plus de deux heures à la fenêtre, admirant cet horizon qui parlait à son âme, et souvent aussi arrêtant sa vue sur le joli palais du gouverneur que Fabrice s'écria tout à coup : « Mais ceci est-il une prison ? est-ce là ce que j'ai tant redouté ? » Au lieu d'apercevoir à chaque pas des désagréments et des motifs d'aigreur, notre héros se laissait charmer par les douceurs de la prison.

1 - Fenêtres avec une grille.

2 - Gardiens de prison.

Texte C : Alexandre DUMAS, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1845.

[Edmond Dantès est un marin qui a fait fortune au cours de ses différents voyages à l'étranger [sic]. A l'âge de dix-neuf ans et le jour même de ses noces, il est emprisonné sur une fausse

Malgré ses prières ferventes, Dantès demeura prisonnier. Alors son esprit devint sombre, un nuage s'épaissit devant ses yeux. Dantès était un homme simple et sans éducation ; le passé était resté pour lui couvert de ce voile sombre que soulève la science. Il ne pouvait, dans la solitude de son cachot et dans le désert de sa pensée, reconstruire les âges révolus, ranimer les peuples éteints, rebâtir les villes antiques, que l'imagination grandit et poétise, et qui passent devant les yeux, gigantesques et éclairées par le feu du ciel, comme les tableaux babyloniens de Martinn¹ ; lui n'avait que son passé si court, son présent si sombre, son avenir si douteux : dix-neuf ans de lumière à méditer peut-être dans une éternelle nuit ! Aucune distraction ne pouvait donc lui venir en aide : son esprit énergique, et qui n'eût pas mieux aimé que de prendre son vol à travers les âges, était forcé de rester prisonnier

1 - Martinn : peintre romantique anglais.

2 - Ugolin : héros tragique de la *Divine Comédie* écrite par le poète italien Dante. Il est condamné à mourir de faim après avoir mangé ses propres enfants.

3 - Ici, le personnage se replie sur une seule pensée

accusation portée par ceux qui jalourent sa fortune et son épouse. Il restera quatorze ans prisonnier au château d'If près de Marseille.]

comme un aigle dans une cage. Il se cramponnait alors à une idée, à celle de son bonheur détruit sans cause apparente et par une fatalité inouïe ; il s'acharnait sur cette idée, la tournant, la retournant sur toutes les faces, et la dévorant pour ainsi dire à belles dents, comme dans l'enfer de Dante l'impitoyable Ugolin² dévore le crâne de l'archevêque Roger. Dantès n'avait eu qu'une foi passagère, basée sur la puissance ; il la perdit comme d'autres la perdent après le succès. Seulement, il n'avait pas profité.

La rage succéda à l'ascétisme³. Edmond lançait des blasphèmes qui faisaient reculer d'horreur le geôlier ; il brisait son corps contre les murs de sa prison ; il s'en prenait avec fureur à tout ce qui l'entourait, et surtout à lui-même, de la moindre contrariété que lui faisait éprouver un grain de sable, un fétu de paille, un souffle d'air.

Corpus, La peine de mort en questions

Texte 1. Victor Hugo, Extrait de la préface du Dernier jour d'un condamné 1832

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort nécessaire. D'abord, -parce qu'il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore. S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpétuelle suffirait. A quoi bon la mort vous objectez qu'on peut s'échapper d'une prison? Faites mieux votre ronde, si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries?

Pas de bourreau où le geôlier suffit.

Mais reprend-on, il faut que la société se venge, que la société punisse. Ni l'un, ni l'autre,. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu. La société est entre deux. Le châtiment est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas « punir pour se venger »; elle doit corriger pour améliorer. Transformez de cette façon la formule des criminalistes nous la comprenons et nous y adhérons.

Reste la troisième et dernière raison, la théorie de l'exemple. Il faut faire des exemples! Il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter!

Voilà bien à peu près textuellement la phrase éternelle dont tous les réquisitoires des cinq cents parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien! Nous nions d'abord qu'il y ait exemple; nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'édifier le peuple, il le démoralise, et ruine en lui toute sensibilité, partant toute vertu.

Texte 2 Victor Hugo, Le dernier jour d'un condamné, chapitre XXVI, 1829.

Le dernier jour d'un condamné est un roman écrit par Hugo sous la forme d'un journal intime fictif; un condamné à mort, dont on ne connaît ni le nom ni la faute, y évoque les dernières heures de son existence.

Il est dix heures.

O ma pauvre petite fille! Encore six heures, et je serai mort! Je serai quelque chose d'immonde qui traînera sur la table froide des amphithéâtres une tête qu'on moulera d'un côté, un tronc qu'on disséquera de l'autre; puis de ce qui restera, on en mettra plein une bière, et le tout ira à Clamart;

voilà ce qu'ils vont faire de ton père, ces hommes dont aucun ne me hait qui tous me plaignent et tous pourraient me sauver; ils vont me tuer. Comprends-tu cela, Marie? Me tuer de sang-froid, en cérémonie, pour le bien de la chose ah! Grand Dieu!

Pauvre petite! Ton père qui t'aimait tant, ton père qui baisait ton petit cou blanc et parfumé, qui passait la main sans cesse dans les bouches de tes cheveux comme sur de la soie, qui prenait ton joli visage rond dans sa main, qui faisait sauter sur ses genoux et le soir joignait tes deux petites mains pour prier Dieu!

Qui est-ce qui te fera tout cela maintenant? Qui est-ce qui t'aimera? Tous les enfants de ton âge auront des pères, excepté toi. Comment te déshabitueras-tu, mon enfant, du jour de l'an, des étrennes, des beaux joujoux, des bonbons et des baisers? -Comment te déshabitueras-tu, malheureuse orpheline, de boire et de manger?

Oh! si ces jurés l'avaient vue, au moins, ma jolie petite Marie! Ils auraient compris qu'il ne faut pas tuer le père d'un enfant de trois ans.

Et quand elle sera grande, si elle va jusque-là, que deviendra t'-elle? Son père sera un des souvenirs du peuple de Paris. Elle rougira de moi et de mon nom: elle sera méprisée, repoussée, vile cause de moi de moi qui l'aime de toutes les tendresses de mon coeur; O ma petite Marie bien aimée! Est-il bien vrai que tu auras honte et horreur de moi?

Misérable! Quel crime j'ai commis, et quel crime je fais commettre à la société?

Oh! Est-il bien vrai que je vais mourir avant la fin du jour? Est-il bien vrai que c'est moi? Ce bruit sourd de cris que j'entends au-dehors, ce flots de peuple joyeux qui déjà se hâte sur les quais, ces gendarmes qui s'apprentent dans leurs casernes ce prêtre en robe noire, cet autre homme aux mains rouges, c'est pour moi! C'est moi qui vais mourir! Moi, le même qui est ici, qui vit, qui se meut, qui respire, qui est assis à cette table, laquelle ressemble à une autre table, et pourrait aussi bien être ailleurs; moi, enfin, ce moi que touche et que je sens, et dont le vêtement fait les plis que voilà!

Texte 3 Albert Camus Extrait des Réflexions sur la guillotine, 1957

Peu avant la guerre de 1914, un assassin dont le crime était particulièrement révoltant (il avait massacré une famille de fermiers avec leurs enfants) fut condamné à mort en Alger. Il s'agissait d'un ouvrier agricole qui avait tué dans une sorte de délire du sang, mais avait aggravé

son cas en volant ses victimes; l'affaire eut un grand retentissement. On estima généralement que la décapitation était une peine trop douce pour un pareil monstre. Telle fut, m'a t'on dit, l'opinion de mon père que le meurtre des enfants, en particulier, avait indigné. L'une des rares choses que je sache de lui, en tout cas est qu'il voulut assister à l'exécution, pour la première fois de sa vie. Il se leva dans la nuit pour se rendre sur les lieux du supplice, à l'autre bout de la ville au milieu d'un grand concours de peuple. Ce qu'il vit, ce matin là, il n'en dit rien à personne. Ma mère raconte seulement qu'il rentra en coup de vent, le visage bouleversé, refusa de parler, s'étendit un moment sur le lit et se mit tout d'un coup à vomir. Il venait de découvrir la réalité qui se cachait sous les grandes formules dont on la masquait. Au lieu de penser aux enfants massacrés, il ne pouvait plus penser qu'à ce corps pantelant qu'on venait de jeter sur une planche puis lui couper le cou.

Il faut croire que cet acte rituel est bien horrible pour arriver à vaincre l'indignation d'un homme simple et droit et pour qu'un châtiment qu'il estimait cent fois mérité n'ait eu finalement d'autre effet que de lui retourner le cœur. Quand la suprême justice donne seulement à vomir à l'honnête homme qu'elle est censée protéger, il paraît difficile de soutenir qu'elle est destinée, comme ce devrait être sa fonction, à apporter plus de paix et d'ordre dans la cité. Il éclate au contraire qu'elle n'est pas moins révoltante que le crime et que ce nouveau meurtre, loin de réparer l'offense faite au corps social, ajoute une nouvelle souillure à la première.

Texte 4 Albert CAMUS *L'Étranger*, II, V (1942)

J'ai cru longtemps - et je ne sais pas pourquoi - que pour aller à la guillotine, il fallait monter sur un échafaud, gravir des marches. Je crois que c'était à cause de la Révolution de 1789, je veux dire à cause de tout ce qu'on m'avait appris ou fait voir sur ces questions. Mais un matin, je me suis souvenu d'une photographie publiée par les journaux à l'occasion d'une exécution retentissante. En réalité, la machine était posée à même le sol, le plus simplement du monde. Elle était beaucoup plus étroite que je ne le pensais. C'était assez drôle que je ne m'en fusse pas avisé plus tôt. Cette machine sur le cliché m'avait frappé par son aspect d'ouvrage de précision, fini et étincelant. On se fait toujours des idées exagérées de ce qu'on ne connaît pas. Je devais constater au contraire que tout était simple : la machine est au

même niveau que l'homme qui marche vers elle. Il la rejoint comme on marche à la rencontre d'une personne. Cela aussi était ennuyeux. La montée vers l'échafaud, l'ascension en plein ciel, l'imagination pouvait s'y raccrocher. Tandis que, là encore, la mécanique écrasait tout : on était tué discrètement, avec un peu de honte, et beaucoup de précision.

Il y avait aussi deux choses à quoi je réfléchissais tout le temps : l'aube et mon pourvoi.[...] C'est à l'aube qu'ils venaient, je le savais. En somme, j'ai occupé mes nuits à attendre cette aube. Je n'ai jamais aimé être surpris. Quand il m'arrive quelque chose, je préfère être là. C'est pourquoi j'ai fini par ne plus dormir qu'un peu dans mes journées et, tout le long de mes nuits, j'ai attendu patiemment que la lumière naisse sur la vitre du ciel. Le plus difficile, c'était l'heure douteuse où je savais qu'ils opéraient d'habitude. Passé minuit, j'attendais et je guettais. Jamais mon oreille n'avait perçu tant de bruits, distingué de sons si ténus. Je peux dire, d'ailleurs, que d'une certaine façon j'ai eu de la chance pendant toute cette période, puisque je n'ai jamais entendu de pas. Maman disait souvent qu'on n'est jamais tout à fait malheureux. Je l'approuvais dans ma prison, quand le ciel se colorait et qu'un nouveau jour glissait dans ma cellule, parce qu'aussi bien, j'aurais pu entendre des pas et mon cœur aurait pu éclater. Même si le moindre glissement me jetait à la porte, même si, l'oreille collée au bois, j'attendais éperdument jusqu'à ce que j'entende ma propre respiration, effrayé de la trouver rauque et si pareille au râle d'un chien, au bout du compte, mon cœur n'éclatait pas et j'avais encore gagné vingt-quatre heures.

Texte 5 Robert BADINTER *Discours à l'Assemblée Nationale* - 17 septembre 1981

En vérité, la question de la peine de mort est simple pour qui veut l'analyser avec lucidité. Elle ne se pose pas en termes de dissuasion, ni même de technique répressive, mais en termes de choix politique ou de choix moral.

Je l'ai déjà dit, mais je le répète volontiers au regard du grand silence antérieur : le seul résultat auquel ont conduit toutes les recherches menées par les criminologues est la constatation de l'absence de lien entre la peine de mort et l'évolution de la criminalité sanglante. [...]

Il n'est pas difficile d'ailleurs, pour qui veut s'interroger loyalement, de comprendre pourquoi il n'y a pas entre la peine de mort et l'évolution de la criminalité sanglante ce rapport dissuasif que

l'on s'est si souvent appliqué à chercher sans trouver sa source ailleurs, et j'y reviendrai dans un instant. Si vous y réfléchissez simplement, les crimes les plus terribles, ceux qui saisissent le plus la sensibilité publique - et on le comprend - ceux qu'on appelle les crimes atroces sont commis le plus souvent par des hommes emportés par une pulsion de violence et de mort qui abolit jusqu'aux défenses de la raison. A cet instant de folie, à cet instant de passion meurtrière, l'évocation de la peine, qu'elle soit de mort ou qu'elle soit perpétuelle, ne trouve pas sa place chez l'homme qui tue. [...]

En fait, ceux qui croient à la valeur dissuasive de la peine de mort méconnaissent la vérité humaine. La passion criminelle n'est pas plus arrêtée par la peur de la mort que d'autres passions ne le sont qui, celles-là, sont nobles.

Et si la peur de la mort arrêterait les hommes, vous n'auriez ni grands soldats, ni grands sportifs. Nous les admirons, mais ils n'hésitent pas devant la mort. D'autres, emportés par d'autres passions, n'hésitent pas non plus. C'est seulement pour la peine de mort qu'on invente l'idée que la peur de la mort retient l'homme dans ses passions extrêmes. Ce n'est pas exact. [...]

Pour les partisans de la peine de mort, justice ne serait pas faite si à la mort de la victime ne répondait pas, en écho, la mort du coupable.

Soyons clairs. Cela signifie simplement que la loi du talion demeurerait, à travers les millénaires, la loi nécessaire, unique de la justice humaine.

Du malheur et de la souffrance des victimes, j'ai, beaucoup plus que ceux qui s'en réclament, souvent mesuré dans ma vie l'étendue. Que le crime soit le point de rencontre, le lieu géométrique du malheur humain, je le sais mieux que personne.[...]. Mais ressentir, au profond de soi-même, le malheur et la douleur des victimes, mais lutter de toutes les manières pour que la violence et le crime reculent dans notre société, cette sensibilité et ce combat ne sauraient impliquer la nécessaire mise à mort du coupable. Que les parents et les proches de la victime souhaitent cette mort, par réaction naturelle de l'être humain blessé, je le comprends, je le conçois. Mais c'est une réaction humaine, naturelle. Or tout le progrès historique de la justice a été de dépasser la vengeance privée. Et comment la dépasser, sinon d'abord en refusant la loi du talion?

[...] Le choix qui s'offre à vos consciences est donc clair : ou notre société refuse une justice qui tue et accepte d'assumer, au nom de ses valeurs

fondamentales - celles qui l'ont faite grande et respectée entre toutes - la vie de ceux qui font horreur, déments ou criminels ou les deux à la fois, et c'est le choix de l'abolition ; ou cette société croit, en dépit de l'expérience des siècles, faire disparaître le crime avec le criminel, et c'est l'élimination.

Cette justice d'élimination, cette justice d'angoisse et de mort, décidée avec sa marge de hasard, nous la refusons. Nous la refusons parce qu'elle est pour nous l'anti-justice, parce qu'elle est la passion et la peur triomphant de la raison et de l'humanité.

« En quoi ces textes sont-ils efficaces pour s'opposer à la peine de mort? Vous vous intéresserez à la stratégie argumentative, au genre et à la tonalité de chaque texte.

OBJET D'ÉTUDE N°2 : LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION

PÉRIODE 3 LA QUESTION DE L'ALTÉRITÉ, L'AUTRE ENTRE RENCONTRE ET UTOPIE.

Lectures analytiques

Texte 8 Montaigne, *Des Cannibales*, Essais, ch. 31, Livre I. (extraits)

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire²¹ de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si²² pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres²³, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout²⁴ étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. [...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat²⁵ de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette uberté²⁶ naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis²⁷, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

Montaigne, « Des cannibales », *Essais*, Livre I, Chapitre 31

21. mire : modèle, moyen de juger de. 22. si : adverbe de renforcement, il faut comprendre : « et en effet ». 23. à l'envi des nôtres : si on les confronte aux nôtres. 24. du tout : totalement. 25. débat : querelle. 26. uberté : abondance. 27. indivis : sans division de propriété, en collectivité.

Texte 9 *Cyrano de Bergerac, L'autre monde ou les états et empires de la lune* (extrait)(1649)

Découverte des Sélénites

Dans L'autre monde ou les états et empires de la lune, le narrateur, qui est aussi le héros, débarque sur la lune et part à la découverte de cette planète, où il rencontre des créatures étranges.

Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin, je résolus de marcher, jusques à ce que la Fortune⁵¹ me fit rencontrer la compagnie de quelque bête ou de la mort. Elle m'exauça car au bout d'un demi-quart de lieue je rencontrai deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins, je le pensai ainsi à cause qu'à quelque temps de là, je le vis revenir accompagné de plus de sept ou huit cent de même espèce qui m'environnèrent). Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avaient la taille, la figure et le visage comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avais ouï conter à ma nourrice, des sirènes, des faunes⁵² et des satyres⁵³. De temps en temps ils élevaient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration⁵⁴ de me voir, que je croyais quasi-être devenu monstre. Une de ces bêtes-hommes m'ayant saisi par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent une brebis, me jeta sur son dos et me mena dans leur ville. Je fus bien étonné, lorsque je reconnus en effet que c'étaient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes. Quand ce peuple me vit passer, me voyant si petit (car la plupart d'entre eux ont douze coudées⁵⁵ de longueur), et mon corps soutenu sur deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme, car ils tenaient, entre autres, que la Nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes deux jambes et deux bras, ils s'en devaient servir comme eux. [...]

Ils disaient donc – à ce que je me suis fait depuis interpréter – qu'inafailliblement j'étais la femelle du petit animal de la reine.

[...] Je fus mené droit au palais. [...] Les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avait fait le peuple quand j'étais passé par les rues. Leur conclusion néanmoins fut semblable, à savoir que j'étais sans doute la femelle du petit animal de la reine. Mon guide me l'interprétait ainsi ; et cependant lui-même n'entendait point⁵⁶ cette énigme, et ne savait qui était ce petit animal de la reine ; mais nous en fûmes bientôt éclaircis, car le roi quelque temps après, commanda qu'on l'amenât. À une demi-heure de là je vis entrer, au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut-de-chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchait à deux pieds ; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un criado de vuestra mercede⁵⁷ [...].

Ce petit homme me conta qu'il était Européen, natif de la Vieille Castille, qu'il avait trouvé moyen avec des oiseaux de se faire porter jusques au monde de la Lune où nous étions à présent ; qu'étant tombé entre les mains de la reine, elle l'avait pris pour un singe, à cause qu'ils habillent, par hasard, en ce pays-là, les singes à l'espagnole, et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avait point douté qu'il ne fût de l'espèce.

« Il faut bien dire, lui répliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en aient point rencontré de plus ridicule et que c'était pour cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour se donner du plaisir.

– Ce n'est pas connaître, dit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, et pour qui la Nature ne saurait engendrer que des matières de rire [...].»

Notre entretien n'était que la nuit, à cause que dès six heures du matin jusques au soir la grande foule de monde qui nous venait contempler à notre loge nous eût détournés ; d'aucuns nous jetaient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe. Il n'était bruit que des bêtes du roi⁵⁸. [...] Je ne sais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle à leurs simagrées et à leurs tons ; tant y a que j'appris à entendre leur langue et à l'écorcher un peu. Aussitôt les nouvelles coururent par tout le royaume qu'on avait trouvé deux hommes sauvages, plus petits que les autres, à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avait fournies, et qui, par un défaut de la semence de leurs pères, n'avaient pas les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus. Cette créance⁵⁹ allait prendre racine à force de cheminer, sans les prêtres du pays qui s'y opposèrent, disant que c'était une impiété épouvantable de croire que non seulement des bêtes mais des monstres fussent de leur espèce. [...] Enfin ils bridèrent si bien la conscience des peuples sur cet article qu'il fut arrêté que je ne passerais tout au plus que pour un perroquet plumé ; ils confirmaient les persuadés sur ce que non plus qu'un oiseau je n'avais que deux pieds⁶⁰. On me mit donc en cage par ordre exprès du Conseil d'en haut⁶¹.

Cyrano de Bergerac, L'autre monde ou les états et empires de la lune (1649)

51. Fortune : divinité, puissance qui détermine le sort des hommes

52. faune : dans la mythologie latine, une divinité champêtre au corps velu, aux oreilles pointues, aux pieds et aux cornes de chèvre.

53. satyre : divinité similaire au faune.

54. admiration : étonnement.

55. coudée : ancienne mesure de longueur (1 coudée = environ 50 cm).

56. n'entendait point : ne comprenait point.

57. « Je suis le serviteur de votre seigneurie ».

58. Il n'était bruit que des bêtes du roi : On ne parlait que des bêtes du roi.

59. Croyance.

Documents complémentaires

Un nouveau monde

Texte 1 Christophe Colomb, La découverte de l'Amérique, Extrait d'une lettre à Luis de Santangel

Christophe Colomb écrit à son protecteur Luis de Santangel, trésorier des souverains espagnols, qui l'a aidé dans son projet.

Les gens de cette île et de toutes les autres que j'ai découvertes ou dont j'ai eu connaissance vont tout nus, hommes et femmes, comme leurs mères les enfantent, quoique quelques femmes se couvrent un seul endroit du corps avec une feuille d'herbe ou un fichu de coton qu'à cet effet elles font. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, et ils ne sont point faits pour cela ; non qu'ils ne soient bien gaillards et de belle stature, mais parce qu'ils sont prodigieusement craintifs. Ils n'ont d'autres armes que les roseaux lorsqu'ils montent en graine, et au bout desquels ils fixent un bâtonnet aigu. Encore n'osent-ils pas en faire usage, car maintes fois il m'est arrivé d'envoyer à terre deux ou trois hommes vers quelque ville pour prendre langue [contact], ces gens sortaient, innombrables mais, dès qu'ils voyaient s'approcher mes hommes, ils fuyaient au point que le père n'attende pas le fils. Et tout cela non qu'on eût fait mal à aucun, au contraire, en tout lieu où je suis allé et où j'ai pu prendre langue, je leur ai donné de tout ce que j'avais, soit du drap, soit beaucoup d'autres choses, sans recevoir quoi que ce soit en échange, mais parce qu'ils sont craintifs sans remède.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont rassurés et ont surmonté cette peur, ils sont à un tel point dépourvus d'artifice et si généreux de ce qu'ils possèdent que nul ne le croirait à moins de ne l'avoir vu. Quoi qu'on leur demande de leurs biens, jamais ils ne disent non ; bien plutôt invitent-ils la personne et lui témoignent-ils tant d'amour qu'ils lui donneraient leur cœur. Que ce soit une chose de valeur ou une chose de peu de prix, quel que soit l'objet qu'on leur donne en échange et quoi qu'il vaille, ils sont contents. Je défendis qu'on leur donnât des objets aussi misérables que des tessons d'éuelles cassées, des morceaux de verre ou des pointes d'aiguillettes, quoique, lorsqu'ils pouvaient obtenir de telles choses, il leur semblait posséder les plus précieux bijoux du monde. [...]

Fait sur la caravelle, au large des îles Canaries, le 15 février 1493.

Je ferai ce que vous me commanderez. L'Amiral

Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, Extrait d'une lettre à Luis de Santangel

Texte 2 Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil, 1578.

En 1578, Jean de Léry publie le récit du séjour au Brésil qu'il a effectué en 1552 pour fuir les troubles religieux qui menacent l'Europe. L'expédition dont il faisait partie cherchait à établir un refuge pour les protestants au Nouveau Monde, au cas où ils seraient chassés par les catholiques. Mais le chef de cette mission est lui-même redevenu catholique en plein voyage et a chassé de la colonie naissante les protestants parmi lesquels figurait Jean de Léry. Ce dernier vit alors parmi les sauvages pendant plusieurs mois.

Au reste, parce que nos Toïoupinambaoults¹ sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur Arabotan, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande :

« Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? »

À quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire, mais vous en faut-il tant ?

- Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'accommodant toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'avez jamais vues par deçà, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. [...]

- Vraiment, dit lors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud) à cette heure connais-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons, ajouta-t-il, des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. »

Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain. Partant outre que cette nation, que nous estimons barbare, se moque de bonne grâce de ceux qui au danger de leur vie passent la mer pour aller quérir du bois de Brésil afin de s'enrichir, encore y a-t-il que quelque aveugle qu'elle soit, attribuant plus à nature et à la fertilité de la terre que nous ne faisons à la puissance et à la providence de Dieu, elle se lèvera au jugement contre les rapineurs, portant le titre de Chrétiens, desquels la terre de par-deçà est aussi remplie, que leur pays en est vide, quant à ses naturels habitants. Par quoi suivant ce que j'ai dit ailleurs, que les Toïoupinambaoults haïssent mortellement les avaricieux, plût à Dieu qu'à fin qu'ils servissent déjà de démons et de furies pour tourmenter nos gouffres insatiables, qui n'ayant jamais assez ne font ici que sucer le sang et la moelle des autres, ils fussent tous confinés parmi eux. Il fallait qu'à notre grande honte, et pour justifier nos sauvages du peu de soin qu'ils ont des choses de ce monde, je fisse cette digression en leur faveur.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, 1578.

1. Ancienne orthographe de Tupinambas, peuple amérindien du Brésil.

La question de l'autre

Texte 1 Jean Claude Carrière, *La controverse de Valladolid*, 1992.

1550, dans un couvent de Valladolid en Espagne. Le Pape a envoyé un des ses cardinaux pour trancher le débat qui oppose le philosophe Sépulvéda au dominicain Bartholomé de Las Casas. Le dominicain se pose en défenseur des Indiens et soutient qu'ils sont des hommes à l'égal des habitants de l'Europe. Sépulvéda affirme le contraire en disant que les Indiens sont nés pour être esclaves. Dans cet extrait, c'est au cardinal, légat du pape, que s'adresse au début de l'entretien Sépulvéda.

– Éminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature. En tout point conformes à la description d'Aristote 1.– Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le prélat 2.

Sépulvéda n'en disconvient pas. D'ailleurs, sachant cette question inévitable, il a préparé tout un dossier. Il en saisit le premier feuillet.

– D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche, on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols, leurs supérieurs. Pour faire quelque chose, il leur suffisait de regarder un autre l'accomplir. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation est le caractère même de l'âme esclave. Âme d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire.

– Mais on nous chante une vieille chanson ! s'écrie Las Casas. De tout temps les envahisseurs, pour se justifier de leur mainmise, ont déclaré les peuples conquis indolents, dépourvus, mais très capables d'imiter ! César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait ! Ils montraient, disait-il, une étonnante habileté pour copier les techniques romaines ! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument ! César s'aveuglait volontairement sur la vie véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes, leurs langages, leurs croyances et même leurs outils ! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même : nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous ! Le reste, nous l'effaçons, nous le détruisons à jamais, pour dire ensuite : ça n'a pas existé ! Le cardinal, qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle, qui s'intéresse aux coutumes des peuples. Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats, où nous risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude, prise depuis l'enfance, que nous avons de nos propres usages, lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres.

– Sauf quand il s'agit d'esclaves-nés, dit le philosophe. Car on voit bien que les Indiens ont voulu presque aussitôt acquérir nos armes et nos vêtements.

– Certains d'entre eux, oui sans doute, répond le cardinal. Encore qu'il soit malaisé de distinguer, dans leurs motifs, ce qui relève d'une admiration sincère ou de la simple flagornerie 3. Quelles autres marques d'esclavage avez-vous relevées chez eux ?

Sépulvéda prend une liasse de feuillets et commence une lecture faite à voix plate, comme un compte rendu précis, indiscutable :

– Ils ignorent l'usage du métal, des armes à feu et de la roue. Ils portent leurs fardeaux sur le dos, comme des bêtes, pendant de longs parcours. Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux. Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses. Je ne reviens pas sur les sacrifices humains, qui sont la marque la plus haïssable, et la plus offensante à Dieu, de leur état.

Las Casas ne parle pas pour le moment. Il se contente de prendre quelques notes. Tout cela ne le surprend pas.

– J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots. Ils changent très fréquemment de femmes, ce qui est un signe très vrai de sauvagerie. Ils ignorent de toute évidence la noblesse et l'élévation du beau sacrement du mariage. Ils sont timides et lâches à la guerre. Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils.

– Eh bien ? s'écrie Las Casas. Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âme, est-ce une raison pour les traiter de bêtes ? N'est-ce pas plutôt le contraire ?

– Vous déviez ma pensée, répond le philosophe.

– Et pourquoi jugez-vous leur nourriture détestable ? Y avez-vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre, doit-on la trouver répugnante ?

– Ils mangent des œufs de fourmi, des tripes d'oiseau...– Nous mangeons des tripes de porc ! Et des escargots !

– Ils se sont jetés sur le vin, dit Sépulvéda, au point, dans bien des cas, d'y laisser leur peu de raison.

– Et nous avons tout fait pour les y encourager ! Mais ne vous a-t-on pas appris, d'un autre côté, qu'ils cultivent des fruits et des légumes qui jusqu'ici nous étaient inconnus ? Et que certains de leurs tubercules sont délicieux ? Vous dites qu'ils portent leurs fardeaux sur le dos : Ignorez-vous que la nature ne leur a donné aucun animal qui pût le faire à leur place ? Quant à se peindre grossièrement le corps, qu'en savez-vous ? Que signifie le mot " grossier " ?

– Frère Bartolomé, dit le légat, vous aurez de nouveau la parole, aussi longtemps que vous voudrez. Rien ne sera laissé dans l'ombre, je vous l'assure. Mais pour le moment, restez silencieux.

1. Aristote : Philosophe grec de l'Antiquité. 2. Prélat : Mot qui désigne le Cardinal - 3. Flagornerie : Synonyme de flatterie.

TEXTE 2 BOUGAINVILLE, Voyage autour du monde, par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, 1771.

Après avoir exploré l'archipel océanien, Louis-Antoine de BOUGAINVILLE relate, en 1771, ses découvertes et notamment son arrivée à Tahiti dans un ouvrage intitulé : " Voyage autour du monde, par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile. "

Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres ; elle était conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser ; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta ; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

TEXTE 3 Denis DIDEROT, Supplément au voyage de BOUGAINVILLE, Écrit en 1772, paru en 1796.

S'inspirant de l'ouvrage de BOUGAINVILLE, qui connaît un immense succès lors de sa parution, Denis DIDEROT imagine un " Supplément au voyage de Bougainville" dans lequel s'engage un dialogue entre un vieux chef tahitien et le navigateur séjournant avec ses hommes à Tahiti. C'est le chef tahitien qui parle.

Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras, laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien ; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre ; et j'ai quatre-vingt-dix ans passés.

Denis DIDEROT, Supplément au voyage de BOUGAINVILLE, Écrit en 1772, paru en 1796.

Dans ce texte, Rousseau présente l'état de nature comme un état idyllique, un âge d'or. Selon lui, le progrès, la civilisation, corrompent cet état primitif et ne créent que du désagrément pour l'homme. Il rejoint ainsi la thèse énoncée par Montaigne.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755)

Voltaire compare ici les hommes « sauvages » à des animaux et plus particulièrement à des animaux vivant en société, sur terre, dans les airs ou dans les mers. Ces bêtes, qui vivent en colonie, démontrent ainsi qu'il est naturel de vivre en société et ce postulat s'applique également à l'homme.

« Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes et les plus affreux vivent en société comme les castors, les fourmis, les abeilles, et plusieurs autres espèces d'animaux. On n'a jamais vu de pays où ils vécut séparés, où le mâle ne se joignît à la femelle que par hasard, et l'abandonnât le moment après par dégoût ; où la mère méconnût ses enfants après les avoir élevés, où l'on vécut sans famille et sans société. Quelques mauvais plaisants ont abusé de leur esprit jusqu'au point de hasarder le paradoxe étonnant que l'homme est originairement fait pour vivre seul comme un loup-cervier, et que c'est la société qui a dépravé la nature. Autant voudrait-il dire que dans la mer les harengs sont originairement faits pour nager isolés, et que c'est par excès de corruption qu'ils passent en troupe de la mer Glaciale sur nos côtes ; qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, et que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie. Chaque animal a son instinct, et l'instinct de l'homme, fortifié par la raison, le porte à la société comme au manger et au boire. Loin que le besoin de la société ait dégradé l'homme, c'est l'éloignement de la société qui le dégrade. Quiconque vivrait absolument seul perdrait bientôt la faculté de penser et de s'exprimer : il serait à charge de lui-même ; il ne parviendrait qu'à se métamorphoser en bête...

Le même auteur ennemi de la société, semblable au renard sans queue, qui voulait que tous ses confrères se coupassent la queue, s'exprime ainsi d'un style magistral :

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire : " Ceci est à moi " et trouva assez de gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères, que d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui arrachant les pieux ou comblant les fossés, eût crié à ses semblables : " Gardez-vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. "

Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaiteur du genre humain et il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfants : " Imitons notre voisin, il a enclos son champ, les bêtes ne viendront plus le ravager, son terrain deviendra plus fertile ; travaillons le nôtre comme il a travaillé le sien, il nous aidera et nous l'aiderons. Chaque famille cultivant son enclos, nous serons mieux nourris, plus sains, plus paisibles, moins malheureux. Nous tâcherons d'établir une justice distributive qui consolera notre pauvre espèce, et nous vaudrons mieux que les renards et les fouines à qui cet extravagant veut ressembler. »

Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, article « Homme », 1770.

OBJET D'ETUDE N°3 : LE THÉÂTRE: TEXTE ET
RÉPRÉSENTATIONS DU XVIIÈME SIÈCLE À NOS JOURS

PERIODE 4 EN ATTENDANT GODOT

TEXTE 11 Samuel Beckett, En Attendant Godot,
"La scène d'exposition"

Route à la campagne, avec arbre.

Soir.

*Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa
chaussure. Il s'y acharne des deux mains, en
ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en
haletant, recommence. Même jeu.*

Entre Vladimir.

ESTRAGON (renonçant à nouveau) : Rien à faire.

VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les
jambes écartées) : Je commence à le croire. (Il
s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette
pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable.

Tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le
combat. (Il se recueille, songeant au combat. A
Estragon.) Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON : Tu crois ?

VLADIMIR : Je suis content de te revoir. Je te
croyais parti pour toujours.

ESTRAGON : Moi aussi.

VLADIMIR : Que faire pour fêter cette réunion ?
(Il réfléchit.) Lève-toi que je t'embrasse. (Il tend la
main à Estragon.)

ESTRAGON (avec irritation) : Tout à l'heure, tout
à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (froissé, froidement) : Peut-on savoir
où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON : Dans un fossé.

VLADIMIR (épaté) : Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (sans geste) : Par là.

VLADIMIR : Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON : Si... Pas trop.

VLADIMIR : Toujours les mêmes ?

ESTRAGON : Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR : Quand j'y pense... depuis le temps...
je me demande... ce que tu serais devenu... sans
moi... (Avec décision) Tu ne serais plus qu'un petit
tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (piqué au vif) : Et après ?

VLADIMIR (accablé) : C'est trop pour un seul
homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre
côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce
que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité,
vers 1900.

ESTRAGON : Assez. Aide-moi à enlever cette
saloperie.

VLADIMIR : La main dans la main on se serait
jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers.
On portait beau alors. Maintenant il est trop tard.
On ne nous laisserait même pas monter.

(Estragon s'acharne sur sa chaussure.) Qu'est-ce
que tu fais ?

ESTRAGON : Je me déchausse. Ça ne t'est jamais
arrivé, à toi ?

VLADIMIR : Depuis le temps que je te dis qu'il
faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de
m'écouter.

ESTRAGON (faiblement) : Aide-moi !

VLADIMIR : Tu as mal ?

ESTRAGON : Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (avec emportement) : Il n'y a jamais
que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je
voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en
dirais des nouvelles.

ESTRAGON : Tu as eu mal ?

VLADIMIR : Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (pointant l'index) : Ce n'est pas une
raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (se penchant) : C'est vrai. (Il se
boutonne.) Pas de laisser-aller dans les petites
choses.

ESTRAGON : Qu'est-ce que tu veux que je te dise,
tu attends toujours le dernier moment.

VLADIMIR (rêveusement) : Le dernier moment...
(Il médite) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait
ça ?

ESTRAGON : Tu ne veux pas m'aider ?

VLADIMIR : Des fois je me dis que ça vient quand
même. Alors je me sens tout drôle. (Il ôte son
chapeau, regarde dedans, y promène sa main, le
secoue, le remet.) Comment dire ? Soulagé et en
même temps... (il cherche) ...épouvanté. (Avec
emphase.) E-POU-VAN-TE. (Il ôte à nouveau son
chapeau, regarde dedans.) Ca alors ! (Il tape
dessus comme pour en faire tomber quelque
chose, regarde à nouveau dedans, le remet.)
Enfin... (Estragon, au prix d'un suprême effort,
parvient à enlever sa chaussure. Il regarde
dedans, y promène sa main, la retourne, la secoue,
cherche par terre s'il n'en est pas tombé quelque
chose, ne trouve rien, passe sa main à nouveau
dans sa chaussure, les yeux vagues.) Alors ?

ESTRAGON : Rien

VLADIMIR : Fais voir.

ESTRAGON : Il n'y a rien à voir.

Texte 12 En Attendant Godot, Beckett Monologue de Lucky, « Pense, porc ! », 1953

Le personnage de Pozzo ordonne à son valet et esclave qu'il maltraite, Lucky de penser.

LUCKY (*débit monotone*). – Étant donné l'existence telle qu'elle jaillit des récents travaux publics de Poinçon et Wattmann d'un Dieu personnel quaquaquaquà barbe blanche quaquà hors du temps de l'étendue qui du haut de sa divine apathie sa divine athambie sa divine aphasie nous aime bien à quelques exceptions près on ne sait pourquoi mais ça viendra et souffre à l'instar de la divine Miranda avec ceux qui sont on ne sait pourquoi mais on a le temps dans le tourment dans les feux dont les feux les flammes pour peu que ça dure encore un peu et qui peut en douter mettront à la fin le feu aux poutres assavoir porteront l'enfer aux nues si bleues par moments encore aujourd'hui et calmes si calmes d'un calme qui pour être intermittent n'en est pas moins le bienvenu mais n'anticipons pas et attendu d'autre part qu'à la suite des recherches inachevées n'anticipons pas des recherches inachevées mais néanmoins couronnées par l'Académie d'Anthropopométrie de Berne-en-Bresse de Testu et Conard il est établi sans autre possibilité d'erreur que celle afférente aux calculs humains qu'à la suite des recherches inachevées inachevées de Testu et Conard il est établi tabli tabli ce qui suit qui suit qui suit assavoir mais n'anticipons pas on ne sait pourquoi à la suite des travaux de Poinçon et Wattmann il apparaît aussi clairement si clairement qu'en vue des labeurs de Fartov et Belcher inachevés inachevés on ne sait pourquoi de Testu et Conard inachevés inachevés il apparaît que l'homme contrairement à l'opinion contraire que l'homme en Bresse de Testu et Conard que l'homme enfin bref que l'homme en bref enfin malgré les progrès de l'alimentation et de l'élimination des déchets est en train de maigrir et en même temps parallèlement on ne sait pourquoi malgré l'essor de la culture physique de la pratique des sports tels tels tels le tennis le football la course et à pied et à bicyclette la natation l'équitation l'aviation la conation le tennis le camogie le patinage et sur glace et sur asphalté le tennis l'aviation les sports les sports d'hiver d'été d'automne d'automne le tennis sur gazon sur sapin et sur terre battue l'aviation le tennis le hockey sur terre sur mer et dans les airs la pénicilline et succédanés bref je reprends en même temps parallèlement de rapetisser on ne

sait pourquoi malgré le tennis je reprends l'aviation le golf tant à neuf qu'à dix-huit trous le tennis sur glace bref on ne sait pourquoi en Seine Seine-et-Oise Seine-et-Marne Marne-et-Oise assavoir en même temps parallèlement on ne sait pourquoi de maigrir rétrécir je reprends Oise Marne bref la perte sèche par tête de pipe depuis la mort de Voltaire étant de l'ordre de deux doigts cent grammes par tête de pipe environ en moyenne à peu près chiffres ronds bon poids déshabillé en Normandie on ne sait pourquoi bref enfin peu importe les faits sont là et considérant d'autre part ce qui est encore plus grave qu'il ressort ce qui est encore plus grave qu'à la lumière la lumière des expériences en cours de Steinweg et Petermann il ressort ce qui est encore plus grave qu'il ressort ce qui est encore plus grave à la lumière la lumière des expériences abandonnées de Steinweg et Petermann qu'à la campagne à la montagne et au bord de la mer et des cours et d'eau et de feu l'air est le même et la terre assavoir l'air et la terre par les grands froids l'air et la terre faits pour les pierres et les grands froids hélas au septième de leur ère l'éther la terre la mer pour les pierres par les grands fonds les grands froids sur mer sur terre et dans les airs peuchère je reprends on ne sait pourquoi malgré le tennis les faits sont là on ne sait pourquoi je reprends au suivant bref enfin hélas au suivant pour les pierres qui peut en douter je reprends mais n'anticipons pas je reprends la tête en même temps parallèlement on ne sait pourquoi malgré le tennis au suivant la barbe les flammes les pleurs les pierres si bleues si calmes hélas la tête la tête la tête la tête en Normandie malgré le tennis les labeurs abandonnés inachevés plus grave les pierres bref je reprends hélas hélas abandonnés inachevés la tête la tête en Normandie malgré le tennis la tête hélas les pierres Conard Conard... (*Mêlée. Lucky pousse encore quelques vociférations.*) Tennis !... Les pierres !... Si calmes !... Conard !... Inachevés !...

TEXTE 13 *En attendant Godot* Le «dénouement»

Silence. Vladimir fait un soudain bond en avant, le garçon se sauve comme une flèche. Silence. Le soleil se couche, la lune se lève. Vladimir reste immobile. Estragon se réveille, se déchausse, se lève, les chaussures à la main, les dépose devant la rampe, va vers Vladimir, le regarde.

Estragon : Qu'est-ce que tu as ?

Vladimir : Je n'ai rien.

Estragon : Moi je m'en vais.

Vladimir : Moi aussi.

Silence.

Estragon : Il y avait longtemps que je dormais ?

Vladimir : Je ne sais pas.

Silence.

Estragon : Où irons-nous ?

Vladimir : Pas loin.

Estragon : Si si, allons-nous-en loin d'ici !

Vladimir : On ne peut pas.

Estragon : Pourquoi ?

Vladimir : Il faut revenir demain.

Estragon : Pour quoi faire ?

Vladimir : Attendre Godot.

Estragon : C'est vrai. (Un temps.) Il n'est pas venu ?

Vladimir : Non.

Estragon : Et maintenant il est trop tard.

Vladimir : Oui, c'est la nuit.

Estragon : Et si on le laissait tomber ? (Un temps.) Si on le laissait tomber ?

Vladimir : Il nous punirait. (Silence. Il regarde l'arbre.) Seul l'arbre vit.

Estragon : (regardant l'arbre): Qu'est-ce que c'est ?

Vladimir : C'est l'arbre.

Estragon : Non, mais quel genre ?

Vladimir : Je ne sais pas. Un saule.

Estragon : Viens voir. (Il entraîne Vladimir vers l'arbre. Ils s'immobilisent devant. Silence.) Et si on se pendait ?

Vladimir : Avec quoi ?

Estragon : Tu n'as pas un bout de corde ?

Vladimir : Non.

Estragon : Alors on ne peut pas.

Vladimir : Allons-nous-en.

Estragon : Attends, il y a ma ceinture.

Vladimir : C'est trop court.

Estragon : Tu tireras sur mes jambes.

Vladimir : Et qui tirera sur les miennes ?

Estragon : C'est vrai.

Vladimir : Fais voir quand même. (Estragon dénoue la corde qui maintient son pantalon. Celui-ci, beaucoup trop large, lui tombe autour des chevilles. Ils regardent la corde.) À la rigueur ça pourrait aller. Mais est-elle solide ?

Estragon : On va voir. Tiens.

Ils prennent chacun un bout de la corde et tirent.

La corde se casse. Ils manquent de tomber.

Vladimir : Elle ne vaut rien.

Silence.

Estragon : Tu dis qu'il faut revenir demain ?

Vladimir : Qui.

Estragon : Alors on apportera une bonne corde.

Vladimir : C'est ça.

Silence.

Estragon : Midi.

Vladimir : Oui.

Estragon : Je ne peux plus continuer comme ça.

Vladimir : On dit ça.

Estragon : Si on se quittait ? Ça irait peut-être mieux.

Vladimir : On se pendra demain. (Un temps) À moins que Godot ne vienne.

Estragon : Et s'il vient.

Vladimir : Nous serons sauvés.

Vladimir enlève son chapeau - celui de Lucky - regarde dedans, y passe la main, le secoue, le remet.

Estragon : Alors on y va ?

Vladimir : Relève ton pantalon.

Estragon : Comment ?

Vladimir :- Relève ton pantalon.

Estragon : Que j'enlève mon pantalon

Vladimir : Relève ton pantalon.

Estragon : C'est vrai.

Il relève son pantalon. Silence.

Vladimir : Alors on y va ?

Estragon : Allons-y.

Ils ne bougent pas.

Rideau

Ussy 9/1/53

Lettre de Beckett à Roger Blin
après la première d'*En
Attendant Godot*.

Mon cher Roger

Bravo à tous. Je suis si content de votre succès à tous.

Ne m'en veuillez pas de m'être barre, je n'en pouvais plus.

Il y a une chose qui me chiffonne, c'est le froc d'Estragon. J'ai naturellement demandé à Suzanne s'il tombe bien. Elle me dit qu'il le retient à mi-chemin. Il ne le faut absolument pas, c'est on ne peut plus hors de situation. Il n'a vraiment pas la tête à ça à ce moment-là, il ne se rend même pas compte qu'il est tombe. Quant aux rires qui pourraient saluer la chute complète, au grand dam de ce touchant tableau final, il n'y a absolument rien à y objecter, ils seraient du même ordre que les précédents. L'esprit de la pièce, dans la mesure où elle en a, c'est que rien n'est plus grotesque que le tragique, et il faut l'exprimer jusqu'à la fin, et surtout à la fin. J'ai un tas d'autres raisons pour vouloir que ce jeu de scène ne soit pas escamoté, mais je vous en fais grâce. Soyez seulement assez gentil de le rétablir comme c'est indiqué dans le texte, et comme nous l'avions toujours prévu au cours des répétitions, et que le pantalon tombe complètement, autour des chevilles. Ça doit vous sembler stupide, mais pour moi c'est capital. Et je vous croyais tous les deux d'accord avec moi là-dessus, quand je vous ai vus samedi dernier après l'incident de la couturière, et que j'emportais votre assurance que cette scène serait jouée comme je la vois.

Bonne continuation et une amicale poignée de main à tous.

Beckett précise aussi en janvier 1952 dans une lettre à Michel Polac :

« Je ne sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention. [...] Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. [...] Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible ».



Première mise en scène de *En attendant Godot* par Roger Blin (1953)

1 - Le premier metteur en scène : Roger Blin



Roger Blin qui le premier, en 1953, a créé *En Attendant Godot* évoque cette pièce :

Je venais de monter la *Sonate des spectres* de Strindberg à la Gaîté-Montparnasse dont j'étais alors devenu à la fois le Gérant et le Directeur (il y a de cela bien plus de dix ans !), quand j'ai fait la connaissance de Samuel Beckett. Il était venu assister à mon spectacle, et comme il l'avait trouvé valable, il était revenu à la Gaîté. Ce qui lui avait plu aussi c'était que la salle était presque vide. Quelques jours après notre rencontre, il m'envoya le manuscrit de sa pièce, *En attendant Godot* que je lus, sans découvrir aussitôt le fond de l'œuvre. C'est plus tard que je m'en suis rendu compte: cela allait très loin !

Ce qui m'avait passionné, à première lecture, c'était la qualité du dialogue: il n'y avait pas un mot " littéraire a, ni même une image et c'était profondément lyrique. Ces phrases parlées, très courtes, exprimaient un mélange de parodie et de gravité, qui déchiraient. J'étais sensible, en particulier, à la pudeur de Beckett devant l'émotion de ses personnages (toute échappée de sensiblerie était stoppée net par une grossièreté ou par un jeu de mots). Le comique de ses personnages était un comique de cirque. L'ensemble de l'œuvre me donnait l'impression de l'infini, en ce sens que la pièce aurait pu se prolonger durant quatre ou cinq actes. Seul élément de progression: les personnages s'enfoncent toujours un peu plus à chaque acte. J'ai essayé alors d'exprimer tout cela dans la mise en scène (surtout la pudeur des personnages à la fin devant leur émotion: de là, un jeu assez sec). J'ai refusé aussi le parti-pris des Anglo-Saxons qui permet beaucoup trop à mon avis une interprétation évangélique favorisant l'exégèse chrétienne.

Après la lecture de cette pièce. à l'époque, j'ai proposé à mes associés de la monter à la Gaîté-Montparnasse. Ils n'ont pas voulu en entendre parler. Ce qui a été regrettable pour notre théâtre: Beckett nous aurait sauvés momentanément de la faillite. Quand je me suis adressé, ensuite, à d'autres théâtres, on m'a ri au nez ! Cela a duré ainsi pendant trois ans ! Un jour, finalement, Georges Neveux, membre de la commission d'Aide à la Première Pièce, s'est emballé pour Godot; on m'a distribué une petite somme choisie parmi l'échantillonnage réparti régulièrement entre les drames historiques, les pièces religieuses et une pseudo Avant-Garde. Grâce à cette aumône, j'ai monté *En attendant Godot* au Théâtre de Babylone (aujourd'hui disparu), chez Jean-Marie Serreau. L'accueil de la presse fut formidable. Mais personne, je tiens à le dire, n'a fait fortune avec cette pièce !

Le spectacle a eu une centaine de représentations, puis, la pièce a été reprise plusieurs fois à Paris, j'ai présenté Godot à Zurich, en Hollande, en Allemagne. Le public, les gens simples, surtout, en Allemagne, étaient bouleversés. Pour comprendre et ressentir Beckett, on ne doit jamais avoir de préjugés à la base: le rationalisme ou la politique empêchent de communiquer avec cette œuvre.

2 - Beckett et son refus de toute interprétation

Beckett a détesté toutes les études sur sa pièce. Mais il était aussi suffisamment intelligent pour en dire si peu sur *En Attendant Godot* que des milliers d'interprétations en ont fait un immense succès.

Samuel Beckett avait choisi le dépouillement et le minimalisme pour mettre en valeur la beauté et la puissance de sa pensée. Ses metteurs en scène de théâtre préférés étaient d'ailleurs ceux qui avaient su s'effacer devant le pouvoir évocateur de ses textes.

Dans les années 80, bien qu'il n'y ait aucune femme dans la pièce, plusieurs actrices ont monté *En Attendant Godot* ce qui a enragé Beckett "les femmes n'ont pas de prostate!" en effet, Vladimir va ponctuellement pisser pendant la pièce. Ce qui lui a toutefois plu, c'était la production de la pièce de la part des détenus d'une prison allemande qui lui avaient écrit que "*des bandits, des crapules, des vagabonds, des fraudeurs, des durs, des faibles, des homosexuels, des fous et des tueurs se reconnaissent dans sa pièce*".

" Vous me demandez mes idées sur *En attendant Godot* et en même temps mes idées sur le théâtre. Je n'ai pas d'idées sur le théâtre. Je n'y connais rien. Je n'y vais pas. C'est admissible. Ce qui l'est sans doute moins, c'est d'abord, dans ces conditions, d'écrire une pièce, et ensuite, l'ayant fait, de ne pas avoir d'idées sur elle non plus. C'est malheureusement mon cas. Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent. Les deux autres qui passent vers la fin de chacun des deux actes, ça doit être pour rompre la monotonie. Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serais contenté de moins. Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible."

Samuel Beckett, Lettre à Michel Polac, janvier 1952.

Ce qui m'a porté à relire, ou plutôt à lire *Godot*, c'est le sentiment intime, de plus en plus précis, de l'obsolescence programmée de l'Humanité, de l'intuition d'une « *potentielle fin du monde* » qui traverse parfois chacune et chacun d'entre nous. Quelle anticipation dès 1948, date de l'écriture de la pièce... Ces deux types – clochards, clowns, philosophes sans Dieu, écho du couple Beckett... perdus dans l'ère du vide à l'époque même de la reconstruction du monde, rencontrant sur une vieille route le Maître et l'Esclave, déchets grotesques du « monde d'avant » ! Même pas tristes, un peu gais parfois, vivants. Ils ne sont pas là parce qu'ils attendent : ils attendent parce qu'ils sont là... Nous sommes tous là, nous en sommes tous là. Il devient passionnant de lire cette tragi-comédie avec nos pensées d'aujourd'hui sur l'état du monde (et du théâtre).

Mais j'aimerais aussi retrouver le moteur d'origine, ce sentiment que Beckett se garde bien d'exprimer de façon directe : qu'on sort des horreurs et des charniers de 39-45, et qu'on entre dans l'ère de la fabrication industrielle de l'humain solitaire : et il faut bien y vivre pourtant... Ce n'est pas du théâtre de l'Absurde, idiote invention ! C'est l'affirmation fragile d'une résistance dans la débâcle. Évidemment, cette tragédie n'est pas morose ! L'héritage clairement avoué des burlesques américains traverse l'histoire de bout en bout : Keaton, Chaplin, Laurel & Hardy... La force comique de Beckett nous évite de visiter son œuvre comme un musée qui prend la poussière. *Godot* est une entreprise de destruction du vieux théâtre bourgeois, de ces scénarios, de son naturalisme et de ses effets : c'était une provocation, on a envie de retrouver cela aussi. Mais c'est en même temps un hommage jubilatoire aux lois les plus simples et les plus anciennes de la scène : coulisses à droite et à gauche, entrées et sorties, rampe, toilettes au fond du couloir ! Et tout cela se met à jouer ! J'ai parcouru

avidement cette pièce comme une suite formidable de petites scènes très concrètes, espérantes et désespérantes, frappé par son usage radical du silence, par l'ambiance « planétaire » qui règne sur ce paysage. Il ne restait plus qu'à choisir soigneusement mes complices pour ce voyage... Et nous voilà partis...

Corpus sur le monologue au théâtre
«Le drame romantique»

Texte 14 François Villon, La Ballade des pendus

Ballade des pendus

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les coeurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.¹
Vous nous voyez ci attachés cinq, six:
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça² dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!³

Si vous clamons⁴ frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis⁵
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis⁶;
Excusez-nous, puisque sommes transis⁷,
Envers le Fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie⁸;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués⁹ et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés¹⁰,
Et arrachés la barbe et les sourcils.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis¹¹;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie¹²,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Prince JESUS, qui sur tous a maîtrise¹³,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie:
A lui n'ayons que faire ni que soudre¹⁴.
Hommes, ici n'usez de moquerie
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Notes

1 merci : pitié 2 pieça : depuis longtemps 3 absoudre : pardonner. 4 clamons : appelons 5 occis : tués 6 tous les hommes ne sont pas sages 7 transis : morts, décédés 8 ne nous harie : que personne ne nous tourmente 9 débués : trempés 10 cavés : creusés, crevés 11 rassis : tranquilles 12 charrie : nous heurte, nous ballote 13 maîtrise : pouvoir 14 soudre : n'ayons rien à faire ou à régler avec lui.

Texte 15 Baudelaire Une Charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un oeil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Documents complémentaires

Pierre de Ronsard_DERNIERS VERS

Pierre de Ronsard

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénérvé, démusclé, dépulpé,
Que le trait de la Mort sans pardon a frappé;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,
Ne sauraient me guérir; leur métier m'a trompé.
Adieu, plaisant Soleil ! mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami me voyant en ce point dépouillé
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face

En essuyant mes yeux par la Mort endormis ?
Adieu, chers compagnons, adieu, mes chers amis !
Je m'en vais le premier vous préparer la place.

Verlaine, Poèmes saturniens

EFFET DE NUIT

La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'un ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des giques non pareilles,
Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.
Quelques buissons d'épine épars, et quelques houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,
Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers .
Qui vont pieds nus, un gros de hauts pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contresens des lances de l'averse.

Verlaine, Poèmes saturniens, «Eaux Forte», VIII

SONNETS POUR HÉLÈNE, XLIII

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la
chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant:
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !
»

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos:
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzébuth tire par la cravate
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de savate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles:
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour
Que serraient autrefois les gentes demoiselles,
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! Les gais danseurs, qui n'avez plus de panse!
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs!
Hop! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse!
Belzébuth enragé racle ses violons!

O durs talons, jamais on n'use sa sandale!
Presque tous ont quitté la chemise de peau;
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau:

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton:
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah! La bise siffle au grand bal des squelettes!
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer!
Les loups vont répondant des forêts violettes:
A l'horizon le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres:
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre:
Et, se sentant encore la corde raide au cou,

Crispe des petits doigts sur son fémur qui craque
Avec des cris pareils à des ricanements,
Et, comme un baladin rentre dans la barque,
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,
Dansent, dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins.

Danses macabres et Vanités



Vanités XVIIème siècle



Danses macabres
Eglise de Cuesone, Italie.

